LES MÈRES REPENTIES

DRAME

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 15 avril 1858.

Paris — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



LES

MÈRES REPENTIES

DRAME EN QUATRE ACTES

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858



PERSONNAGES

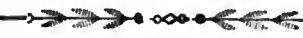
PLATON, comte ROVENKINE, 50 ans.	M.	Brésil.
JEANNE, comtesse ROVENKINE, 36 ans.	Mme	Emélie-Guyon.
CÉCILE ROVENKINE, 16 ans.	Mlle	Rima.
RÉGIS, comte DE PLOUGASTEL, 28 ans.	M.	Dumaine.
Le baron SMOLOFF, 50 ans	M.	Charly.
ROSE MARQUIS, 48 ans.	Mme	Marie-Laurent.
ARTHUR MARQUIS, 25 ans	M.	Desrieux.
UN SOMMELLIER	M.	Bousquet.
UN VALET DE CHAMBRE	M.	Mercier.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	Mme	Morin.

Deux Invités, personnages muets.

L'action se passe en 1856, à Paris, dans un des grands hôtels de la rue de Rivoli qui regardent le jardin des Tuileries.

Musique de M. Artus.

LES MÈRES REPENTIES



ACTE PREMIER

Un boudoir très-élégant, fermé au fond par une demi-rotonde garnie de divans circulaires. Deux portes symétriquement coupées dans des pans obliques; une petite porte ouverte dans la tapisserie, à gauche. Du même côté, un grand canapé; à droite, un guéridon sur lequel est posé un coffret armorié. Au milieu de la demi-rotonde, un piano. — Tapis, portières, chaises, fauteuils, mobilier assorti. — Deux heures de l'après-midi.

—

SCÈNE I

CÉCILE, JEANNE.

(Cécile, assise au piano, achève le final de la sonate pathétique de Beethoven, que l'orchestre a exécutée en entier avant le lever du rideau. Jeanne, assise sur le canapé, écoute et regarde Cécile avec une attention qui tient de l'extase.)

JEANNE, à Cécile qui a cessé de jouer.

Continue.

CÉCILE, se retournant sur son tabouret.

C'est fini.

JEANNE.

Déjà ?

CÉCILE.

Tu aimes cette musique?

JEANNE.

Puisque tu la joues!

CÉCILE, secouant la tête.

Oh! la sonate pathétique de Beethoven !

JEANNE.

Eh bien?

CÉCILE, se levant.

Le maître des maîtres! le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre!
Et moi je ne suis qu'une pauvre écolière.

JEANNE, vivement.

Une écolière que je préfère à tous les maîtres du monde. Il n'y a pas de chef-d'œuvre qui ne gagne à passer par tes mains. Tu embellis tout ce que tu touches. Ta musique est la meilleure comme ta robe est la plus jolie...

CÉCILE, s'approchant de Jeanne.

Parce que c'est toi qui la choisis.

JEANNE.

Non, parce que c'est toi qui la portes. Le soleil lui-même paraît plus brillant quand il t'éclaire, ou plutôt c'est toi qui éclaires pour moi le jour.

CÉCILE, embrassant Jeanne.

Si tu n'étais pas ma mère chérie et vénérée, je dirais... Mais je n'ose pas.

JEANNE, la prenant dans ses bras.

Dis toujours.

CÉCILE, souriant.

Que tu es un peu folle. (Elle s'agenouille sur un coussin aux pieds de sa mère.)

JEANNE.

Tu as raison de le dire, et j'ai raison de l'être; oui, certes! folle de toi. Les rois s'enorgueillissent de leur puissance, les guerriers de leurs victoires, les artistes de leurs ouvrages : toi, tu es ma couronne, mon triomphe, ma gloire, mon œuvre, mon chef-d'œuvre. Oh! laisse-moi t'admirer, te louer, t'adorer. Tu as toutes les vertus et toutes les grâces : tu es bonne comme les anges, belle et pure comme les fleurs; tu chantes comme un rossignol, tu danses comme une fée. Tu avais tous les honneurs au couvent, tu auras tous les succès dans le monde. Au bal, au théâtre, dans la rue, lorsqu'on te regarde, — on te regarde toujours! — j'ai envie de leur dire : Oui, regardez-la, cette chère et charmante créature! voyez-moi ce trésor! eh bien, c'est à moi, c'est mon bien, c'est mon sang, c'est ma fille! c'est moi qui suis sa mère! c'est moi qui suis

la plus heureuse et la plus fière des femmes, parce que je suis sa mère ! (Elle couvre Cécile de baisers passionnés.)

CÉCILE.

Vante-moi donc à ton aise, tu ne diras jamais de moi la moitié du bien que je pense de toi; aime-moi de tout ton cœur, tu ne m'aimeras jamais assez pour je ne trouve pas moyen de t'aimer davantage. Et quand tu me gâterais un peu trop, il n'y aurait pas grand mal encore : cela fera compensation pour le passé.

JEANNE.

Est-ce qu'on te rendait malheureuse au couvent?

CÉCILE, se levant.

Au contraire. Les sœurs me choyaient à qui mieux mieux; j'étais la préférée.

JEANNE.

Je le crois bien!

CÉCILE.

Et mes camarades m'avaient surnommée la Favorite.

JEANNE.

Par jalousie !

CÉCILE.

Il y avait bien de quoi. Elles avaient beau savoir mieux leurs leçons et faire mieux leurs devoirs, j'étais toujours la première.

JEANNE.

Parce que tu avais plus d'esprit qu'elles.

CÉCILE.

On voit bien que tu ne connais pas Marie.

JEANNE.

Quelle Marie?

CÉCILE.

Marie de Plougastel, ma bonne amie. En voilà une qui vaut mieux que moi!

JEANNE.

Oh!

CÉCILE.

Sous tous les rapports. Quand on me donnait les prix qu'elle avait mérités, au lieu de s'en plaindre comme d'une injustice, elle s'en applaudissait comme d'une faveur.

JEANNE.

Tu me permettras de préférer à ton opinion le jugement de tes maîtresses. Qui pouvait te recommander à leur bienveillance, qui pouvait te désigner à leur choix, si ce n'est ton mérite?

CÉCILE.

Le tien.

JEANNE.

Mon mérite, à moi?

CÉCILE, en passant lentement derrière le canapé.

Tu n'as pas entendu comme moi les religieuses parler de madame la comtesse Rovenkine. Elles ne tarissaient pas sur ton compte. Tes louanges étaient tous les jours chantées en chœur, comme les litanies.

JEANNE.

A quel propos?

CÉCILE, s'accoudant sur le dos du canapé.

A tout propos. Tu donnais aux pauvres de si riches aumônes, à la chapelle de si beaux ornements, et de si bonnes dragées à la supérieure! On te citait comme un modèle à toutes les autres mamans; et, pour les attirer à ta suite dans la bonne voie, on favorisait ta fille au détriment des leurs: on me gâtait pour le bon exemple. Voilà comment j'étais sûre, malgré mes folies, d'obtenir à la fin de l'année le premier prix de sagesse. (Elle continue de tourner autour du canapé et se trouve à la droite de sa mère.)

JEANNE.

En acceptant même tes malices pour des vérités, je ne vois pas trop de quoi ou de qui tu aurais à te plaindre dans le passé.

CÉCILE, s'asseyant près de sa mère.

De toi donc.

JEANNE.

De moi?

CÉCILE.

Et de ton absence.

JEANNE.

A la bonne heure!

CÉCILE.

Comment, toi qui m'aimes tant et si bien, comment as-tu eu le courage de me mettre au couvent, toute seule et si petite? à huit ans!

JEANNE.

Ah! chère enfant! il m'en a bien coûté de me séparer de toi; mais c'était pour ton bien.

CÉCILE.

J'aurais été si heureuse de grandir près de ma mère!

JEANNE.

Près de moi ton éducation eût été moins bonne.

CÉCILE.

Oh!

JEANNE.

Je veux dire moins complète.

CÉCILE.

Puisque tu es riche, tu aurais pu me donner de bons maîtres, là-bas. On dit qu'on peut avoir partout, avec de l'argent, tout ce qu'on veut.

JEANNE.

N'en crois rien, ma fille. Il y a des choses que l'argent ne donne pas. (Elle se lève.) Je voulais que tu fusses, comme ta mère, Française d'esprit et de cœur; et, pour le devenir, il fallait que tu fusses élevée en France.

CÉCILE, rejoignant sa mère sur le devant de la scène.

Mais alors, pourquoi ne pas rester avec moi?

JEANNE.

Tes intérêts et mes devoirs me rappelaient également en Russie.

CÉCILE.

Mais au moins tu aurais dû venir me voir plus souvent. Trois fois seulement en huit années, et si peu de temps chaque fois!

JEANNE.

Je n'étais pas libre d'écouter mon cœur, chère enfant, et je t'ai donné tout le temps que j'ai pu dérober à ma servitude.

CÉCILE.

Comme tu dis cela! Serais-tu malheureuse là-bas?

JEANNE.

Moi? non, certainement non. Pourquoi serais-je malheureuse?

CÉCILE.

Et mon père?

JEANNE.

Ton père?

CÉCILE.

T'aime-t-il beaucoup?

JEANNE.

Je le crois.

CÉCILE.

Moi, j'en suis sûre. Comment pourrait-il ne pas t'aimer? Et moi?

JEANNE.

Toi?

CÉCILE.

M'aime-t-il, moi?

JEANNE.

Cécile, peux-tu me le demander?

CÉCILE.

Il faut bien que je te le demande, puisque je n'en sais rien.

JEANNE, *s'éloignant vers la droite.*

Il t'aime aussi beaucoup, à sa façon.

CÉCILE, *se rapprochant de sa mère.*

Pourquoi donc ne répond-il jamais à mes lettres?

JEANNE, *s'asseyant près du guéridon.*

Je te l'ai déjà dit, mon enfant, il est paralysé de la main droite et ne peut écrire; mais il m'a chargée de te remettre son portrait.

CÉCILE.

Où est-il ?

JEANNE, tirant un médaillon du coffret armorié.

Le voilà.

CÉCILE, prenant vivement le médaillon.

Oh ! donne. (Elle regarde le portrait avec une attention attendrie.) Mon père ! c'est là mon père ! (Elle baise à plusieurs reprises le portrait avec effusion.) Trouves-tu que je lui ressemble ?

JEANNE.

Non.

CÉCILE.

C'est singulier; je ne te ressemble pas non plus, à toi, malheureusement.

JEANNE.

Il arrive souvent que les enfants ne ressemblent ni au père ni à la mère.

CÉCILE.

Quel dommage ! j'aurais tant voulu vous ressembler à tous les deux, à toi surtout, et à lui aussi. Il est beau ! mais il a l'air triste.

JEANNE.

Il a beaucoup souffert.

CÉCILE.

Pauvre père ! je le consolerai. Pourquoi n'est-il jamais venu me voir ?

JEANNE.

Les sujets russes ne peuvent voyager sans une autorisation spéciale.

CÉCILE.

Oh ! le vilain pays, où un père n'a pas le droit de venir voir sa fille ! (S'approchant de sa mère.) Pourquoi t'es-tu mariée dans ce pays-là ?

JEANNE.

Parce que j'y demeurais.

CÉCILE.

Pourquoi es-tu allée y demeurer?

JEANNE.

On m'y a emmenée toute jeune, à ton âge.

CÉCILE.

Qui? tes parents?

JEANNE.

Oui.

CÉCILE.

Ils y sont morts?

JEANNE.

Oui.

CÉCILE.

Pauvres grands parents! je voudrais prier sur leurs tombeaux! (Une pause.) Quand me mèneras-tu là-bas?

JEANNE, vivement, en se levant et passant à gauche.

Jamais.

CÉCILE.

Pourquoi? Le czar me défend-il d'aller en Russie, comme à mon père de venir en France?

JEANNE.

Non, ce sont les médecins qui te défendent le séjour des pays froids.

CÉCILE.

Mais il y fait chaud l'été, dans les pays froids.

JEANNE.

Les voyages sont pénibles là-bas.

CÉCILE.

Je ne verrai donc jamais mon père, hélas!

JEANNE.

Oh! si fait: plus tard.

CÉCILE.

Quand?

JEANNE.

Quand tu te marieras.

CÉCILE.

Quand me marierai-je?

JEANNE.

Quand tu voudras.

CÉCILE.

Tout de suite!

JEANNE.

Tout de suite?...

CÉCILE.

Je voudrais tant voir mon père!...

JEANNE.

Est-ce là ton seul motif?

CÉCILE.

Quel autre?

JEANNE.

Par exemple, si tu aimais quelqu'un?

CÉCILE.

Est-ce que j'aime quelqu'un?

JEANNE.

Je te le demande.

CÉCILE.

Je n'en sais-rien.

JEANNE.

Tâchons de deviner, à nous deux.

CÉCILE.

Si j'aimais quelqu'un, aurais-je tort?

JEANNE.

C'est selon.

CÉCILE.

Comment?

JEANNE.

Tu aurais tort, si cet amour devait te rendre malheureuse.

CÉCILE.

Alors, j'ai raison.

JEANNE.

Tu crois?

CÉCILE.

Il est si bon, si brave, si loyal, si...

JEANNE, l'interrompant.

Qui?

CÉCILE.

Régis.

JEANNE.

Régis?

CÉCILE.

Eh! oui, le comte Régis de Plougastel.

JEANNE.

D'où le connais-tu?

CÉCILE.

C'est le frère de ma bonne amie, Marie de Plougastel, dont je te parlais tout à l'heure.

JEANNE.

Où l'as-tu vu?

CÉCILE.

Au parloir du couvent, avec ma bonne amie.

JEANNE.

Là seulement?

CÉCILE.

Quelquefois aussi les jours de sortie, chez leur tante, madame la marquise de Sauveterre.

JEANNE.

T'aime-t-il?

CÉCILE.

Je n'en sais rien.

JEANNE.

Te l'a-t-il dit?

CÉCILE.

S'il me l'avait dit, je le saurais.

JEANNE.

Et toi, lui as-tu dit que tu l'aimais?

CÉCILE.

Non, il ne me l'a pas demandé.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *à la porte de droite.*

Madame la comtesse veut-elle recevoir monsieur le baron Smoloff ?

JEANNE.

Oui, faites entrer. (*Le Valet de chambre sort.*) Chère enfant, j'ai besoin de causer seule avec le baron.

CÉCILE, *s'éloignant à gauche.*

Je m'en vais, chère maman ; mais ne t'amuse pas trop longtemps à des causeries futiles : tu sais que nous avons à nous occuper d'affaires sérieuses.

JEANNE.

Soyez tranquille, mademoiselle, je ne l'oublierai pas. (*Cécile sort par la petite porte masquée, à gauche.*)

SCÈNE III

JEANNE, SMOLOFF.

SMOLOFF, *souriant et empressé.*

Daignez, madame la comtesse, excuser cette visite un peu bien matinale. J'aurais dû, peut-être, respecter davantage le repos d'une noble voyageuse ; mais je n'ai pas voulu être des derniers à vous présenter mes hommages, et j'espère que mon empressement me fera pardonner mon importunité.

JEANNE.

Je vous remercie de cette attention, monsieur le baron, et je suis enchantée de vous voir.

SMOLOFF.

Vous avez fait un bon voyage ?

JEANNE.

En chemin de fer on a toujours fait bon voyage, quand on arrive.

LE BARON.

Et comment va le prince Boris?

JEANNE.

Très-bien; il m'a chargée de vous transmettre ses compliments les plus affectueux.

SMOLOFF.

Son Excellence est deux fois bonne de s'être souvenue de son très-humble et très-dévoué serviteur, et d'avoir choisi pour interprète de ce gracieux souvenir une messagère plus gracieuse encore.

JEANNE.

Trêve de madrigaux, baron, si vous le voulez bien. En fait de politesse et d'esprit, on n'a pas facilement le dernier avec vous; et, pour ma part, je serais certaine, à ce jeu, de me trouver toujours battue. — (Smoloff secoue la tête avec un sourire flatteur.) Parlons affaires. (Elle s'assied près du guéridon, pendant que Smoloff dépose son chapeau sur une chaise, au fond.)

SMOLOFF, venant s'asseoir à côté de Jeanne.

Madame la comtesse, je suis tout à vos ordres.

JEANNE.

Vous devez avoir reçu de Son Excellence une lettre qui vous avertissait de ma prochaine arrivée?

SMOLOFF.

Oui, madame la comtesse, et j'ai immédiatement prévenu nos compatriotes, qui se tiendront pour bien avertis.

JEANNE.

Et vous croyez que je n'ai à redouter aucune médisance?

SMOLOFF.

Toute médisance sur votre compte, madame, ne pourrait être qu'une calomnie.

JEANNE.

Calomnie ou médisance, vraie ou fausse, toute accusation, vous le savez, porte coup plus ou moins, et j'ai des ennemis.

SMOLOFF.

Des envieux.

JEANNE.

Quel que soit le motif de la haine qu'on nous porte, il faut en prévoir, et, s'il se peut, en prévenir les effets. Il y a dans mon existence des faits susceptibles d'une interprétation défavorable.

SMOLOFF.

Comme dans toutes les existences, madame la comtesse; il n'est pas de vie si pure qui ne donne prise à la malice des hommes.

JEANNE.

Et des femmes surtout.

SMOLOFF.

Soyez tranquille, je me porte fort pour mes compatriotes de tout rang et de tout sexe. Beaucoup sont vos amis, tous professent pour Son Excellence la plus haute considération : vous pouvez compter sur la bienveillance du plus grand nombre et sur la discrétion de tous.

JEANNE.

Merci.

SMOLOFF.

Mais vos gens?

JEANNE.

Mes gens?

SMOLOFF.

En êtes-vous sûre?

JEANNE.

En arrivant à Berlin, j'ai renvoyé à Pétersbourg mes domestiques russes, et j'ai pris à mon service, pour m'accompagner en route, une femme de chambre allemande, qui ne sait ni un mot de russe ni un mot de français. Elle n'a donc rien entendu là-bas, et ne pouvait rien dire ici : cependant, le jour même de mon arrivée à Paris, je l'ai renvoyée à Berlin. Mes domestiques français ne connaissent, et ne peuvent connaître de moi, que mon titre et mon nom.

SMOLOFF.

A merveille, madame la comtesse : voilà des mesures de pré-

caution admirablement ajustées, et vous pourriez donner aux plus habiles des leçons de prudence.

JEANNE.

Quand il s'agit de ma fille!

SMOLOFF.

Une personne accomplie, madame, comme sa mère.

JEANNE.

Vous la connaissez, baron?

SMOLOFF.

J'ai eu l'honneur de la voir quelquefois chez madame la marquise de Sauvéterre, et jamais sans admiration.

JEANNE.

La marquise de Sauveterre? N'est-ce pas une parente du comte de Plougastel?

SMOLOFF.

Oui, madame, c'est la sœur du défunt comte et la tante du comte actuel.

JEANNE.

Avez-vous connu le père?

SMOLOFF.

Beaucoup. C'était un homme de grande naissance et de grandes manières.

JEANNE.

Et le caractère?

SMOLOFF.

A l'avenant. Un vrai chevalier, un preux des anciens temps, brave, loyal, généreux, magnifique, et, pour son malheur, plus soucieux d'honneur que de fortune. Aussi est-il mort à peu près ruiné, ne laissant guère à son fils qu'un grand nom difficile à porter.

JEANNE.

Et le fils, comment soutient-il ce lourd et glorieux héritage?

SMOLOFF.

Aussi bien que gentilhomme sans argent ait jamais soutenu un blason sans tache.

JEANNE.

Ah ! je vous remercie de ces renseignements.

SMOLOFF.

J'en donne, comme j'en prends, volontiers.

JEANNE.

Si, de son côté, monsieur le comte de Plougastel venait, par hasard, à vous demander quelques informations sur moi et sur ma famille ?

SMOLOFF.

Je lui répondrais, madame la comtesse, de façon à le contenter et à vous satisfaire. Vous pouvez compter sur tout mon dévouement.

JEANNE, se levant.

Et vous, baron, sur toute ma reconnaissance. (Elle tend la main à Smoloff, qui la baise avec une respectueuse galanterie.) Ne puis-je rien faire pour vous ? (Elle passe à gauche.)

SMOLOFF.

Quoi de plus ?

JEANNE.

J'aime à payer mes dettes, baron, et je vous en voudrais beaucoup, je vous en avertis, de ne pas trouver un service à me demander.

SMOLOFF.

Puisque vous voulez absolument m'obliger davantage et quand même, je solliciterai de votre bienveillance, pour vous obéir, une légère faveur.

JEANNE.

A la bonne heure ! De quoi s'agit-il ?

SMOLOFF.

De vous présenter quelqu'un.

JEANNE.

De vos amis ?

SMOLOFF.

Si l'on veut; un de ces amis dont on dit : c'est un de mes amis, que l'on ne connaît guère, et qu'on n'aime pas du tout.

JEANNE.

Quel intérêt avez-vous alors à me le présenter?

SMOLOFF.

L'intérêt de notre sécurité à tous. Vous vous rappelez cette Gueule-de-lion, jadis ouverte nuit et jour, à Venise, pour recevoir les dénonciations? Eh bien, nous en avons aujourd'hui, à Paris, plus que l'équivalent. Car ce n'est plus seulement à un Conseil des Dix que nous avons affaire, mais à un corps bien autrement nombreux et redoutable, à ce tyran collectif qu'on appelle le monde. Insatiable quand même, le monstre aux cent millions de têtes ne cesse ne crier famine. Obligés par contrat de lui fournir sa pâture quotidienne, les journaux font ressource de tout. Dans le silence des grands événements, ils donnent la parole aux petits historiens des petites histoires. Mais où trouver du nouveau? On s'adresse à certains écrivains, spécialement dressés à cette besogne : ce sont les maraudeurs de la presse. Vite, ils se mettent en campagne, dans la ville, et rôdent de tous côtés, interrogeant, furetant, caquetant, collant l'oreille aux portes des salons, regardant par le trou des serrures, pour surprendre un mystère, un secret, quelque chose d'inédit. Une vraie chasse aux nouvelles! Le maraudeur a, bien entendu, sa part dans le butin, comme le limier dans la curée. Mais ce n'est point assez. Vaniteux autant qu'avides, limiers et maraudeurs ne se contentent pas de l'os ou du gâteau qu'on leur jette : il leur faut des caresses. Ils aiment la porcelaine dorée, les tapis, et s'installent carrément au milieu du foyer. Faites-leur bonne mine, ou gare aux dents! Ces messieurs exigent la familiarité en guise de considération. Ils veulent qu'on les flatte, qu'on les présente, et, qui pis est, qu'on les supporte; et, quoiqu'ils soient insupportables, nous les supportons, parce qu'ils sont dangereux. Voilà, madame, en deux mots, l'histoire de mon présenté, et les motifs de la présentation.

JEANNE.

Comment s'appelle-t-il?

SMOLOFF.

Il s'appelle lui-même le marquis de Laverdac.

JEANNE.

Et comment l'appelle-t-on?

SMOLOFF.

Ses amis l'appellent Arthur; les indifférents Laverdac; ses ennemis et ses flatteurs marquis.

JEANNE.

Mais enfin, comment doit-on l'appeler?

SMOLOFF.

Selon la disposition où l'on est, et les circonstances où l'on se trouve.

JEANNE.

Me direz-vous au moins s'il a droit au titre qu'il prend?

SMOLOFF.

Oui, et non : chacun s'adjuge, en France, le titre qui lui plaît. Mais, à ce que je puis supposer, le marquisat de Laverdac est une de ces seigneuries fantastiques dont il faut chercher les terres en Gascogne et les châteaux en Espagne.

JEANNE.

Existence problématique, en somme, et personnage suspect.

SMOLOFF.

En aucune façon. C'est un homme comme il faut, comme il en faut du moins, puisqu'il y en a beaucoup; toujours habillé à la dernière mode, irréprochable sous le rapport des gants blancs et des bottes vernies, dansant bien, causant mieux, jouant gros jeu, sans tricher! car il perd plus qu'il ne gagne; un homme enfin que l'on reçoit dans les meilleures maisons, et que vous pouvez recevoir sans inconvénient.

JEANNE.

Je le recevrai donc, sous votre garantie.

SMOLOFF.

Je vous remercie de votre confiance, madame la comtesse; et je me hâte de la justifier par un dernier renseignement, le plus important de tous. Monsieur de Laverdac est affecté d'une manie, d'ailleurs très-répandue.

JEANNE.

Laquelle?

SMOLOFF.

Celle des riches mariages.

JEANNE.

Oh! s'il n'a que celle-là!

SMOLOFF.

Cela ne vous inquiète guère?

JEANNE.

Il peut venir tant qu'il voudra.

SMOLOFF.

Il viendra trop tard?

JEANNE.

Baron, vous êtes bien fin : mais je suis femme; et, si j'avais un secret, je saurais le garder. (Smoloff s'incline en souriant.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, CÉCILE.

CÉCILE, accourant toute joyeuse.

Le voilà, maman, c'est lui!

SMOLOFF, à part.

Qui donc?

JEANNE.

Eh bien? ma fille! (Elle montre Smoloff à Cécile.)

CÉCILE, faisant la révérence.

Monsieur le baron Smoloff!

SMOLOFF.

Je vous remercie, mademoiselle, de m'avoir reconnu.

JEANNE.

Ma fille n'aurait garde, monsieur le baron, d'oublier un homme de votre mérite. Elle sera, comme moi, toujours heureuse de vous revoir. (Elle lui fait un salut de congé.)

SMOLOFF, à part.

C'est un renvoi poli.

JEANNE, à part.

Il ne s'en ira donc pas?

SMOLOFF, *à part, faisant semblant de chercher son chapeau.*

Je voudrais pourtant bien savoir avant de m'en aller...

JEANNE.

Que cherchez-vous, monsieur le baron ?

SMOLOFF.

Mon chapeau.

JEANNE, *le lui montrant, avec ironie.*

Le voilà!

SMOLOFF, *le prenant, avec un peu de dépit.*

Merci.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame la comtesse veut-elle recevoir monsieur le comte de Plougastel ?

JEANNE.

Certainement. (*Le Valet de chambre sort à droite.*)

CÉCILE, *naïvement et tout haut.*

Je ne m'étais pas trompée.

SMOLOFF, *à part.*

Ni moi non plus.

JEANNE.

Il me semble, baron, qu'en ce moment... vous maraudez.

SMOLOFF.

Pour mon compte, madame, et je suis moins curieux encore que discret. J'ai l'honneur de vous présenter mes respectueux hommages. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VI

JEANNE, CÉCILE.

JEANNE, *frappant doucement de la main le front de Cécile.*

Tête folle!

CÉCILE, étonnée.

Qu'ai-je fait?

JEANNE.

Dire de ces choses-là tout haut, devant un étranger!

CÉCILE.

Qu'ai-je dit?

JEANNE.

Que tu aimais le comte de Plougastel.

CÉCILE.

Comment l'aurais-je dit, puisque je n'en sais rien moi-même?

JEANNE.

Tu as du moins laissé deviner que tu avais du plaisir à le voir.

CÉCILE.

Pourquoi l'aurais-je caché, puisque c'est vrai?

JEANNE.

Ne connais-tu pas le proverbe? Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

CÉCILE.

Il faut donc mentir quelquefois?

JEANNE.

Oh! jamais.

CÉCILE.

Que faire alors?

JEANNE, après un moment de réflexion.

Ce que tu fais, chère enfant : dire la vérité toujours et partout. Décidément ta folie vaut mieux que notre sagesse. Va! marche droit dans ta loyauté; garde cette noble confiance des âmes jeunes et pures; reste franche et sincère le plus longtemps que tu pourras. Le monde t'apprendra toujours assez tôt la prudence et la dissimulation.

SCÈNE VII

JEANNE, CÉCILE, RÉGIS.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur le comte de Plougastel. (Il se retire après avoir avancé une chaise.)

RÉGIS.

Madame la comtesse, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous sans avoir l'honneur de vous être personnellement connu; et je vous suis d'autant plus reconnaissant d'avoir bien voulu me recevoir.

JEANNE.

Monsieur le comte, le neveu de madame la marquise de Sauveterre, qui a eu tant de bontés pour ma fille, ne pouvait être un inconnu pour moi; et, quoique j'aie aujourd'hui pour la première fois le plaisir de vous voir, j'accueille en vous un ami déjà ancien.

RÉGIS.

Vous me comblez, madame la comtesse.

JEANNE.

Asseyez-vous, je vous prie, et causons. (Elle s'assied sur le canapé; Régis prend la chaise que Jeanne lui a désignée de la main; Cécile reste debout, appuyée sur le dossier du canapé.)

RÉGIS.

L'objet de ma visite, et je dirais son excuse, si j'avais encore besoin d'excuser une démarche désormais agréée par votre indulgence, c'était d'apporter moi-même une lettre que je suis chargé de remettre en mains propres.

JEANNE.

De qui?

RÉGIS, lui présentant une lettre.

De ma sœur.

JEANNE.

Pour ma fille, je suppose?

RÉGIS.

Oui, madame, et c'est pour cela que je vous la remets.

JEANNE, prenant la lettre et la remettant à Cécile.

Sachant de qui elle vient, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de savoir ce qu'elle contient. (Cécile ouvre et parcourt rapidement la lettre du regard.)

RÉGIS.

Je vous remercie, madame la comtesse, pour ma sœur et pour moi, d'une confiance qui nous honore tous deux.

CÉCILE, lisant tout haut.

« Ma chère Cécile, c'est à ma meilleure amie..... »

JEANNE, l'interrompant.

Quoi ! sans demander permission ?

CÉCILE.

A qui ?

JEANNE.

A monsieur le comte d'abord, à moi ensuite.

CÉCILE.

Puisque monsieur le comte m'a apporté la lettre, et que tu me l'as remise, j'ai cru que je pouvais la lire.

RÉGIS.

Sans doute.

JEANNE.

Mais pas tout haut, du moins.

CÉCILE.

J'ai cru vous faire plaisir à tous les deux en vous lisant une lettre de ma bonne amie. Elle écrit si bien ! Mais si vous ne voulez pas l'entendre, je ne la lirai pas. Vous y perdrez plus que moi. (Elle ferme fièrement la lettre, et remonte vers le fond.)

JEANNE.

Voyez-vous la mauvaise tête ?

RÉGIS.

Je vous prie, madame la comtesse, de vouloir bien permettre à mademoiselle de continuer.

JEANNE.

Monsieur le comte, vous gâtez cette petite fille.

CÉCILE, revenant vers Jeanne.

Et toi donc!

JEANNE, souriant.

Allons, continue.

CÉCILE, debout, entre Jeanne et Régis.

Je recommence. (Elle reprend sa lecture.) « Ma chère Cécile, » c'est à sa meilleure amie qu'on doit la première nouvelle de » son bonheur, c'est-à-dire de son mariage... » (S'interrompant.) Il paraît que c'est la même chose.

RÉGIS.

Pour elle, au moins.

CÉCILE, lisant.

« Je m'empresse donc de t'annoncer que j'épouse mon » cousin. Je n'ai pas besoin de te faire son éloge : je l'aime, » c'est tout dire. Je suis d'autant plus heureuse, que je déses- » pérais de l'être jamais. Comme mon cousin n'est pas riche, » ses parents ne lui auraient pas permis d'épouser une fille » pauvre; et tout était rompu, si mon frère n'eût doublé ma » dot... »

RÉGIS, se levant et interrompant avec vivacité.

Je vous demande pardon, mesdames, d'une inconvenance bien involontaire. J'ignorais le contenu de cette lettre.

CÉCILE.

Raison de plus, monsieur, pour que je vous en donne connaissance. (Elle se met en devoir de continuer sa lecture.)

RÉGIS.

De grâce, mademoiselle!...

JEANNE.

Je vous en prie à mon tour, monsieur le comte, permettez à ma fille de continuer. (Régis se rassied d'un air grave et contraint.)

CÉCILE, reprenant sa lecture.

« Si mon frère n'eût doublé ma dot, en m'abandonnant sa » part de l'héritage maternel. Toi qui le connais, tu apprendras » sans étonnement ce généreux sacrifice... » (Interrompant sa lecture.) Elle a raison, cela ne m'étonne pas du tout.

RÉGIS.

En vérité, mademoiselle, j'en veux à ma sœur de son indiscrétion et de mon embarras.

JEANNE.

Pourquoi donc, monsieur le comte? Il faut subir les conséquences de ses bonnes actions.

CÉCILE.

Il faut avoir le courage de son opinion. (Reprenant sa lecture.) « Généreux sacrifice... Aussi modeste que désintéressé, il » m'avait fait promettre de n'en rien dire à personne. Mais je » n'ai qu'un moyen de m'acquitter, c'est de lui manquer de » parole, et je me dépêche de bavarder par reconnaissance. » Je suis certaine, d'ailleurs, de te faire plaisir en te racon- » tant... » (Elle baisse en même temps la voix et les yeux, et s'arrête interdite.)

RÉGIS, avec une ironie bienveillante.

Eh bien, mademoiselle, vous ne continuez pas?

CÉCILE, rougissant, d'une voix tremblante.

Il n'y a plus rien d'intéressant... pour vous, monsieur le comte. Votre sœur nous invite, ma mère et moi, à assister à son mariage.

JEANNE, vivement.

Nous irons.

CÉCILE.

Quel bonheur!

JEANNE.

Donne-moi cette lettre, Cécile.

CÉCILE, remettant la lettre à sa mère.

La voilà, maman.

JEANNE, se levant.

J'y vais répondre moi-même, sur-le-champ. (Régis se lève également et reporte sa chaise contre la muraille du fond.) J'espère, monsieur le comte, que vous voudrez bien vous charger de ma réponse.

RÉGIS.

Avec plaisir. (Jeanne sort par la porte principale de gauche, au deuxième plan. Cécile se dirige tout doucement vers la droite.)

SCÈNE VIII

CÉCILE, RÉGIS.

RÉGIS.

Mademoiselle, je suis heureux de me trouver un moment seul avec vous.

CÉCILE, embarrassée.

Pourquoi?

RÉGIS.

Pour vous faire mes adieux.

CÉCILE.

Vous partez?

RÉGIS.

Aussitôt après le mariage de ma sœur.

CÉCILE.

Pour longtemps?

RÉGIS.

Pour toujours.

CÉCILE, pâlissant.

Pour toujours! (Elle se laisse tomber sur un fauteuil, près de la table.)

RÉGIS.

Je vais m'établir aux États-Unis d'Amérique.

CÉCILE.

Quitter la France!

RÉGIS.

Il le faut.

CÉCILE.

Absolument?

RÉGIS.

Hé! mademoiselle, croyez-vous que j'abandonnerais volontairement le pays dont la langue parle à mon esprit, dont les souvenirs font battre mon cœur? Oh! non : ce n'est pas sans de poignants regrets que je prendrai le chemin de l'exil; ce n'est pas sans verser des larmes bien amères que mes yeux verront

fuir à l'horizon cette terre où reposent les cendres de mes aïeux, où est mort mon père, où je suis né moi-même, où vit ma sœur, où vivra loin de moi, à jamais loin de moi, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aimerai dans ce monde.

CÉCILE.

Mais qui vous oblige à partir?

RÉGIS.

Ma pauvreté.

CÉCILE.

Il ne vous reste rien?

RÉGIS.

Presque rien. Mon père, ancien officier de la garde royale, avait donné sa démission à la révolution de 1830. Les instances les plus bienveillantes n'avaient pu changer une résolution dictée par l'honneur. Retiré dans ses terres, il se consolait de l'isolement par l'hospitalité et du malheur par la charité. Magnanime et magnifique, il donnait sans compter, écoutant les inspirations de son cœur sans calculer les ressources de sa fortune. Une seule personne aurait eu le droit, en même temps que le pouvoir, de modérer les élans d'une générosité peut-être excessive, mais une mort prématurée avait enlevé ma mère à notre tendresse, et la ruine entra dans la maison, désormais privée de son ange gardien.

CÉCILE, *se levant.*

Mais vous-même, ne pouviez-vous sauver, par de respectueuses remontrances, une fortune qui devait un jour vous appartenir?

RÉGIS.

Un fils n'a, vis-à-vis de son père, que des devoirs et point de droits. Que réclamer à qui vous a donné la vie? Mon unique souci, ma seule ambition, c'était de lui cacher à lui-même son appauvrissement continu, et de satisfaire à ses besoins de grandeur.

CÉCILE.

Comment avez-vous fait?

RÉGIS.

Élevé à la campagne, je m'étais familiarisé de bonne heure

avec les détails de l'agriculture et les soins de l'économie domestique. Je pris en main l'exploitation des terres et les affaires de la famille. Un ordre sévère augmenta les revenus, tout en diminuant les dépenses; et je réussis à retarder une ruine que je ne pouvais empêcher. Les dernières années de mon père ne furent empoisonnées d'aucun regret ni d'aucune inquiétude. Il mourut tranquille, se croyant riche.

CÉCILE.

Et maintenant?

RÉGIS.

Il faut que je travaille pour vivre.

CÉCILE.

Vous?

RÉGIS.

Oh! ne me plaignez pas, mademoiselle. Le travail est la gloire et la vertu de ce temps, comme la guerre le fut des temps passés. Je suis de mon siècle, et je travaillerai de bon cœur.

CÉCILE.

Pourquoi ne pas travailler en France?

RÉGIS.

Qu'y faire? Du commerce? Soit préjugé de famille, soit antipathie naturelle, je répugne au trafic.

CÉCILE.

Prenez une place.

RÉGIS.

J'ai l'habitude et le goût de l'indépendance.

CÉCILE.

Que ferez-vous donc?

RÉGIS.

De l'agriculture. C'est la seule industrie que je connaisse, la seule que j'aime. Pour un Breton, labourer n'est pas déchoir. Laboureur et soldat, ce sont les deux métiers du gentilhomme pauvre. Mes ancêtres ont plus d'une fois cultivé leur champ l'épée au côté : je ferai comme eux. Colon aventureux, dans une terre nouvelle, je mènerai fièrement la

charrue, la carabine sur le dos; et, ne pouvant plus être grand seigneur en France, j'irai vivre citoyen libre dans les déserts de l'Amérique.

CÉCILE.

Quoi ! vous ne craignez pas la solitude ?

RÉGIS.

La solitude? non: je n'aime pas le monde. L'isolement? oui: je me sentais fait pour la vie de famille.

CÉCILE.

Eh bien ?

RÉGIS.

Mais j'eusse vécu ici, comme je vivrai là-bas, seul.

CÉCILE.

Pourquoi ?

RÉGIS.

Excepté ma sœur, que d'autres affections vont bientôt absorber tout entière, personne ne m'aime.

CÉCILE, *avec entraînement.*

Ah! Régis!

RÉGIS, *vivement.*

Cécile, que voulez-vous dire?

CÉCILE, *se contenant.*

Je voulais dire, monsieur le comte, que, lorsqu'on ne se croit aimé de personne, c'est qu'on n'aime personne. (*Jeanne ouvre sans bruit la porte principale de gauche et se met à écouter avec attention.*)

RÉGIS.

Vous vous trompez, mademoiselle : il y a quelqu'un, il y a une jeune fille charmante, à qui j'ai donné mon cœur, à qui j'aurais voulu consacrer ma vie.

CÉCILE, *timidement.*

Pourquoi ne l'épousez-vous pas?

RÉGIS.

Parce que je suis pauvre.

CÉCILE, *vivement.*

Ah! croyez-vous que le mariage soit pour elle une question d'argent? Elle serait indigne de votre amour si elle était capable d'une pareille bassesse.

RÉGIS.

Non : je la sais aussi bonne que belle, généreuse autant que riche; mais les parents ont d'autres idées, d'autres devoirs, que leurs enfants.

CÉCILE, *avec élan.*

Ah! vous ne connaissez pas ma mère!

RÉGIS.

Cécile, Cécile, que me dites-vous?

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *s'avançant au milieu de la scène.*

La vérité. (*Régis passe à gauche. Cécile se jette dans les bras de sa mère.*)

RÉGIS.

Quoi! madame, vous avez entendu?...

JEANNE, *l'interrompant.*

Pardonnez cette indiscrétion à la sollicitude d'une mère.

RÉGIS.

C'est à moi, madame la comtesse, de vous demander pardon de ma témérité.

JEANNE.

Vous n'avez été que sincère, et je vous en remercie. Votre franchise me dispense de tout détour et me permet de parler librement. Ma fille vous aime... et vous l'aimez?

RÉGIS, *vivement.*

De toute mon âme.

JEANNE.

Aimez-vous donc toujours.

CÉCILE, *sautant au cou de sa mère.*

Ah! maman, comme je te connais, moi!

RÉGIS.

En vérité, madame la comtesse, vous me donneriez votre fille, à moi qui n'ai rien fait pour la mériter; à moi, dont vous ne savez rien, si ce n'est que je suis pauvre?

JEANNE.

C'est parce que je vous connais, monsieur le comte, que je vous choisis. J'honore ma famille en y faisant entrer un homme dont la vertu égale la noblesse. Quant au reste, ma fille est assez riche pour prendre un mari selon son cœur, sans se préoccuper de la fortune. J'ai deux millions et je les lui donne.

CÉCILE.

Et toi?

JEANNE.

Moi?

CÉCILE.

Tu ne te réserves donc rien?

JEANNE.

Un coin dans ta maison, une place dans ton cœur.

CÉCILE.

La meilleure, toujours!

JEANNE.

Je t'aime pour toi, chère enfant, non pour moi; et je ne demande que la seconde.

CÉCILE, cachant sa tête dans le sein de Jeanne.

Non : la moitié de la première.

RÉGIS.

Et monsieur le comte Rovenkine?

JEANNE, avec une certaine inquiétude.

Eh bien?

RÉGIS.

Daignera-t-il, comme vous, madame, consentir à ce mariage disproportionné?

JEANNE.

J'en réponds.

RÉGIS.

Ah! je puis donc partir tranquille.

CÉCILE, étonnée.

Partir maintenant?

RÉGIS, souriant.

Pour la Russie.

JEANNE, avec effroi.

Pour la Russie?

RÉGIS.

C'est bien le moins que j'aille solliciter en personne le consentement que vous voulez bien me faire espérer.

JEANNE, vivement.

Non. Ce voyage est inutile, monsieur le comte : il suffit que vous me remettiez une demande écrite, que je me charge de transmettre, (avec un sourire affectueux) en l'apostillant.

RÉGIS, sérieusement.

Je vous demande pardon de mon insistance, madame la comtesse; mais je ne comprendrais pas qu'un père donnât sa fille à un homme qu'il ne connaît pas.

JEANNE.

Aussi ne serez-vous pas longtemps un inconnu pour monsieur le comte Rovenkine.

CÉCILE.

Mon père va venir, maman?

JEANNE, à Cécile.

Avant un mois, j'espère, tu l'auras embrassé.

CÉCILE.

Tous les bonheurs à la fois!

RÉGIS.

Ah! madame, comment vous témoigner ma reconnaissance?

JEANNE.

Rendez ma fille heureuse, monsieur, et c'est moi qui serai votre obligée.

RÉGIS.

A ce compte, du moins, j'ai la certitude de m'acquitter.

CÉCILE.

Et cette demande, quand la ferez-vous?

RÉGIS.

Tout de suite. (Il remonte vers le fond.)

CÉCILE.

Et vous reviendrez bientôt?

RÉGIS.

Certes! Je ne veux perdre ni un jour, ni un instant de bonheur. (Il salue et sort.)

JEANNE.

Es-tu contente?

CÉCILE.

Ah! maman, je t'adore.

SCÈNE X

JEANNE, CÉCILE, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant à droite.

Madame la comtesse, il y a là une femme qui demande instamment à vous parler.

JEANNE.

Qui est-ce?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ne sais pas, madame la comtesse; ça a l'air d'une marchande.

JEANNE.

Faites entrer. (Le Valet de chambre sort à droite. — A Cécile qui s'éloigne.) Tu me quittes?

CÉCILE.

J'ai besoin de rêver seule à mon bonheur. (Elle sort à gauche par la petite porte masquée.)

SCÈNE XI

JEANNE, ROSE.

ROSE, entrant par le fond, avec un carton sous le bras.

Votre servante, madame la comtesse.

JEANNE, s'asseyant sur le canapé, sans regarder Rose.

Bonjour, madame, que désirez-vous?

ROSE, d'un ton humble et mielleux.

Je demande pardon à madame la comtesse d'avoir osé me présenter chez elle sans recommandation; mais, si madame la comtesse veut bien prendre la peine de s'informer, j'espère qu'on lui donnera sur mon compte des renseignements satisfaisants. Comme je connais la Russie...

JEANNE, se retournant pour regarder Rose.

Vous y êtes allée ?

ROSE.

J'y ai passé quatre ans.

JEANNE.

Ah!

ROSE.

Ça fait que je connais aussi le goût des dames russes.

JEANNE, reprenant sa première position, à part.

Il me semble avoir déjà vu cette figure.

ROSE.

C'est moi qui fournis à celles qui viennent à Paris les articles de toilette, haute fantaisie, tels que broderies, dentelles, cachemires, etc.; le tout de confiance et à des prix doux.

JEANNE, préoccupée.

Je vous remercie, madame; je n'ai besoin de rien pour le moment.

ROSE.

Je me recommande aux bontés de madame la comtesse : je suis mère de famille et j'ai besoin de travailler.

JEANNE.

S'il me fallait quelque chose plus tard, madame, j'irais chez vous. Laissez-moi votre adresse.

ROSE, lui remettant une carte imprimée.

La voilà. (Jeanne prend la carte.) Si, en attendant, madame la comtesse daignait jeter les yeux sur ces broderies.

JEANNE, regardant la carte; à part, avec effroi.

Rose Marquis!

ROSE.

C'est mon nom, madame la comtesse, pour vous servir.

JEANNE, pâlissant et détournant la tête; à part.

Ah! mon Dieu!

ROSE, avec les apparences de l'intérêt.

Qu'avez-vous, madame la comtesse?

JEANNE, se remettant.

Moi? rien.

ROSE, regardant Jeanne d'un air stupéfait.

Ah! mon Dieu! (Elle laisse tomber son carton à terre.)

JEANNE, se levant, avec un mélange d'étonnement joué et d'épouvante réelle.

Qu'est-ce donc?

ROSE, fixant sur Jeanne un regard scrutateur.

Jeanne! Jeanne Lambert!

JEANNE, fièrement.

Comtesse Rovenkine!

ROSE, avec effronterie.

Depuis quand?

JEANNE, passant à droite.

Que vous importe?

ROSE.

Oh! ce n'est pas bien, madame la comtesse, de faire la fière avec une ancienne amie.

JEANNE, s'éloignant.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

ROSE.

Comment, Jeanne, tu ne me reconnais pas?

JEANNE, s'éloignant toujours.

Je ne vous ai jamais vue.

ROSE.

Tu ne reconnais pas Rose Marquis, ta camarade d'atelier? Moi, j'ai meilleure mémoire : je t'ai reconnue tout de suite. C'est vrai que tu es toujours belle et encore jeune, (Elle retire son chapeau, qu'elle pose sur le canapé.) tandis que moi, plus âgée de dix ans, je suis déjà vieille et fanée. C'est que j'ai eu bien de la

peine, depuis. (Elle s'assied carrément et se prélasse sur le canapé.) On est bien ici ! ça me rappelle mon bon temps passé et trépassé. Ils ont beau dire que Paris c'est l'enfer des chevaux et le paradis des femmes; moi, je dis que c'est la même chose pour tous les deux. On commence au Champ de Mars ou aux Champs-Élysées; on finit à Bicêtre ou à Montfaucon. Ah ! j'ai eu bien tort de quitter la Russie. Voilà un pays! Peu de concurrence, des bénéfices superbes, et une belle retraite après dix ans de service, quand on ne fait pas un beau mariage, comme toi.

JEANNE, assise à droite, se cachant le visage dans les mains.

Oh ! mon Dieu! quelle honte!

ROSE.

C'est tout de même pas gentil à toi, de n'avoir pas voulu reconnaître une ancienne amie, à qui tu dois ta fortune.

JEANNE.

Je vous dois quelque chose, moi?

ROSE, qui s'est levée.

C'est peut-être pas moi qui t'ai lancée dans le monde? Sans moi, sans mes bons conseils, tu serais encore dans ton coin, à gagner mille francs par année, en travaillant quinze heures par jour, y compris la nuit.

JEANNE.

Plût à Dieu!

ROSE.

Ça ne te va donc pas d'être comtesse, avec des domestiques en livrée, et magnifiquement logée? Rue de Rivoli, rien que ça! Cet appartement-là doit bien te coûter deux mille francs par mois, tout meublé, dans ce quartier-ci! pas vrai? Sans compter la voiture et les diamants, et les dîners fins tous les jours! Tu fais fi de ces misères-là, toi? Si ça t'ennuie, nous pouvons changer.

JEANNE.

J'aurais vécu et je serais morte honnête, comme ma mère.

ROSE.

Ne dis donc pas de bêtises, et causons plutôt de bonne amitié, comme jadis au magasin, si tu veux bien me faire l'honneur de me reconnaître tout à fait, madame la comtesse. (Elle fait à Jeanne une révérence ironique.)

JEANNE.

Pardonne-moi, Rose, de t'avoir méconnue... un instant.

ROSE, *prenant une chaise et s'asseyant à côté de Jeanne.*

Ça se comprend. Nous ressemblons aux repris de justice, nous autres reprises de vertu : une fois sorties du bagne, nous n'aimons pas à retrouver nos camarades de boulet. On a peur de se compromettre en avouant de mauvaises connaissances.

JEANNE.

Ce n'est pas pour moi, je méprise trop le monde pour le craindre.

ROSE.

Tu as bien raison; et comme je le mépriserais, moi aussi, le monde, si je n'en avais pas besoin!

JEANNE.

Mais j'ai une fille.

ROSE.

Est-elle jolie?

JEANNE.

Une merveille de grâce et de beauté, un ange d'innocence et de candeur.

ROSE.

Tu ne l'as donc pas mise en pension?

JEANNE.

Je l'ai fait élever dans une maison religieuse, où son éducation a été l'objet des soins les plus assidus.

ROSE.

Tu veux en faire une honnête femme?

JEANNE.

C'est ma seule ambition. Je veux que la vertu de la fille rachète un jour les égarements de la mère.

ROSE.

Ma foi! tu fais bien de satisfaire cette envie-là. La vertu, ça fait bien dans une maison : on est bien aise de s'en passer la fantaisie dans quelqu'un de sa famille; surtout quand on s'est vu méprisée toute sa vie, ça ferait tant de plaisir de se voir, sur

ses vieux jours, considérée dans la personne de ses enfants! Moi aussi, tu ne le croirais pas? eh bien! pourtant, c'est vrai; j'ai eu cette ambition-là, et tout ce que j'avais y a passé. Voilà pourquoi tu me vois obligée de travailler maintenant, pour gagner mon pain.

JEANNE.

Tu as une fille aussi?

ROSE.

Non, un fils.

JEANNE, se rapprochant de Rose.

Quel bonheur!

ROSE.

Ah! mon Dieu! non. Je ne suis pas heureuse, va, ma pauvre Jeanne. (Elle se met à pleurer.)

JEANNE.

Conte-moi tes chagrins : on s'entend si bien entre mères! Qu'est-ce qui t'afflige? (Rose secoue la tête sans répondre.) Est-ce qu'il serait infirme?

ROSE.

Non, Dieu merci! C'est un homme superbe, et bien élevé, dame!

JEANNE.

Mais il est malade?

ROSE.

Non.

JEANNE.

Quoi donc? Il est peut-être allé loin d'ici, bien loin, pour faire fortune? En Amérique!

ROSE.

Non, il est à Paris.

JEANNE.

Soldat, sans doute? Il sera tombé à la conscription. Si ce n'est que cela, rassure-toi : je te rendrai ton fils. Nous lui achèterons un remplaçant.

ROSE, serrant la main de Jeanne.

Merci, Jeanne. Tu viens de me dire une bonne parole, et je

n'y suis pas habituée. Nous autres, pauvres femmes galantes, on nous courtise beaucoup tant que nous sommes jeunes, mais on ne nous aime jamais. Et, pourtant, nous avons un cœur aussi, pas vrai? Nous avons autant besoin d'affection que les autres, et bien plus encore, pour nous faire oublier le reste.

JEANNE.

Tout ce que je pourrai faire pour te soulager, Rose, je le ferai, sois-en sûre. Ouvre-moi ton cœur en toute confiance.

ROSE, éclatant.

Veux-tu que je te dise? Il ne m'aime pas.

JEANNE.

Que dis-tu là? C'est impossible. Un fils ne pas aimer sa mère!

ROSE.

Il rougit de moi. (Une pause.) Il m'évite : il y a trois mois que je ne l'ai vu.

JEANNE.

Il ne vient donc pas chez toi?

ROSE.

Jamais; il aurait peur d'être vu.

JEANNE.

Mais alors, pourquoi ne vas-tu pas chez lui?

ROSE.

Il ne veut pas. Il craint qu'on me reconnaisse et qu'on lui dise un jour : Qui est cette femme, et que fait-elle ici?

JEANNE.

Tu as dû bien souffrir.

ROSE.

Oh! oui; j'ai été bien punie. Mais ce n'était pas à lui de me punir; pas vrai, Jeanne?

JEANNE.

C'était à lui de te consoler.

ROSE.

J'aurais tout supporté des autres : j'en ai tant supporté! Mais de lui! de mon fils! ça m'achève. (Elle se met à sangloter.)

JEANNE.

Pauvre femme!

ROSE, se tordant les mains de désespoir.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour être malheureuse comme ça?

JEANNE.

Il ne faut pas te désespérer : il te reviendra tôt ou tard.

ROSE.

Oui, un peu tard, quand je serai morte.

JEANNE.

Oh!

ROSE, secouant la tête brusquement, en se levant.

N'en parlons plus, ça fait trop de mal. Parlons plutôt de toi : ce sera plus gai, puisque tu es heureuse. Conte-moi ton histoire?

JEANNE, avec une gravité froide.

Elle tient en deux mots : je me suis mariée et j'ai élevé ma fille.

ROSE.

Mariée, avec qui?

JEANNE.

Mon nom le dit assez.

ROSE.

Comtesse Rovenkine? Tu aurais épousé?... pas possible! (Un silence.) Le comte Rovenkine? Platon Rovenkine, mon ancien adorateur? (Riant aux éclats, pendant que Jeanne baisse tristement la tête.) Ah! ma petite Jeanne, ce n'est pas délicat de ta part, d'être allée comme ça sur les brisées d'une amie. Voilà un mari que tu m'as soufflé.

JEANNE.

Ah! de grâce!

ROSE, se rasseyant sur le canapé.

C'est pour rire; je ne t'en veux pas. Les absentes ont encore plus tort que les absents. Et, d'ailleurs, ce n'est pas une grande perte que j'ai faite. Ce cher Platon! stupide à jeun, ivre tous les soirs, et féroce dans ses moments lucides. Tu as dû être bien malheureuse avec cette animal-là.

JEANNE, *avec contrainte.*

Non.

ROSE.

Est-ce qu'il se serait corrigé par hasard, sur ses vieux jours ?

JEANNE.

Oui.

ROSE.

En vérité? Alors il ne faut plus douter de rien, ni désespérer de personne... (*tristement*) de personne ! (*Avec curiosité.*) Mais j'y pense : Rovenkine n'avait pas le sou quand je l'ai quitté.

JEANNE.

Il a fait un héritage.

ROSE.

Oh ! ces boyards, ont-ils de la chance ! Ils ont beau être ruinés, archi-ruinés, il leur vient toujours du bien de tous les côtés, sans qu'ils y pensent, comme à nous autres la misère. Je t'en fais bien mon compliment. Et le prince ?

JEANNE.

Le prince ?

ROSE.

Oui, le prince Boris, qu'est-ce qu'il a dit ?

JEANNE.

Rien.

ROSE.

C'est un homme comme il faut. Puisqu'il ne pouvait pas t'épouser, dans sa position, il a bien fait de t'en laisser épouser un autre, qui ne demandait pas mieux.

JEANNE, *à part.*

Quel supplice !

LE VALET DE CHAMBRE, *annonçant du dehors.*

Monsieur le comte de Plougastel.

JEANNE, *avec angoisse, les mains jointes.*

Pour l'amour de ma fille, Rose, je t'en supplie...

ROSE, interrompant Jeanne.

N'aie donc pas peur : on sait vivre. Et ce n'est pas moi qui compromettrai jamais une amie. (Elle met son chapeau et ramasse vivement son carton.)

JEANNE.

Merci.

ROSE.

J'ai de drôles de manières comme ça, en apparence; mais au fond, vois-tu, je ne suis pas mauvaise.

SCÈNE XII

LES MÊMES, RÉGIS.

RÉGIS, entrant à droite.

Madame la comtesse, veuillez transmettre sans retard à monsieur le comte Rovenkine cette lettre où j'ai l'honneur de lui demander la main de mademoiselle votre fille. (Il présente à Jeanne une lettre scellée de ses armoiries.)

JEANNE.

Votre bras, mon cher comte, et allons rejoindre votre fiancée.

ROSE, s'avançant et gagnant le fond à droite.

Je me recommande à madame la comtesse pour la fourniture du trousseau.

JEANNE.

Je ne vous oublierai pas, madame. (Bas à Rose.) Sois discrète, je serai reconnaissante.

ROSE, bas à Jeanne.

Sois tranquille; je ne dirai rien et je ne te volerai pas trop.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un salon richement décoré, somptueusement meublé. Au fond et sur les deux côtés, grandes portes à deux battants, garnies de portières en velours. A droite, dans un pan coupé, une fenêtre garnie de petits rideaux en mousseline brodée et de grands rideaux en velours, pareils aux portières; à gauche, correspondant a la fenêtre, une cheminée surmontée d'une glace sans taiu, à travers laquelle on aperçoit une serre remplie de fleurs : sur le plateau de la cheminée, une pendule flanquée de deux candelabres chargés de bougies. Contre la muraille du fond, entre la fenêtre et la cheminée, deux consoles séparées par la porte et portant chacune une grande lampe. Au milieu du salon, une table couverte de journaux et d'albums. A droite, sur le premier plan, un canapé; un fauteuil de chaque côté de la table; un autre faisant face à la cheminée. — Une heure après midi.

SCÈNE I

LE VALET DE CHAMBRE, LA FEMME DE CHAMBRE.

(Le Valet de chambre entre rapidement par la porte du fond, va frapper à celle de droite, et se dirige vers celle de gauche en homme pressé qui cherche son monde. La porte de droite s'ouvre et la femme de chambre parait sur le seuil.)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Que voulez-vous? Madame achève de s'habiller.

LE VALET DE CHAMBRE.

J'ai besoin de prendre les ordres de madame la comtesse. Il y a là, dans l'antichambre, un homme, un monsieur, je ne sais comment dire, une espèce de sauvage à moitié abruti et tout couvert de fourrures jusque par-dessus la tête : il a l'air d'un ours.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Qu'est-ce qu'il demande?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je n'en sais rien : il mange la moitié de ses phrases.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Est-ce qu'il est malade?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est plutôt qu'il a faim : il veut absolument déjeuner.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Déjeuner? C'est un voyageur qui se trompe d'étage : il faut l'envoyer à la salle à manger de l'hôtel.

LE VALET DE CHAMBRE.

J'ai essayé. Mais il s'est mis à grogner terriblement en me regardant de travers.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais enfin qui est-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

Quand je lui ai demandé, il m'a répondu comme cela : Ton maître, esclave!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle est bonne, celle-là!

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Qu'allez-vous faire?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je n'en sais rien, et je viens demander les ordres de madame la comtesse.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je vais la prévenir. Mais c'est bien drôle. (Elle sort à droite.)

LE VALET DE CHAMBRE, seul.

Ah! oui. Je connais le monde; j'ai bien vu des originaux; mais je n'ai jamais vu de monstre pareil. Esclave!

SCÈNE II

LE VALET DE CHAMBRE, JEANNE.

JEANNE, entrant vivement par la droite.

Commandez le déjeuner, et faites entrer monsieur le comte Rovenkine.

LE VALET DE CHAMBRE, avec étonnement.

Monsieur le comte?...

JEANNE.

Vite, obéissez!

LE VALET DE CHAMBRE, stupéfait.

Ah!... (Il sort par le fond.)

JEANNE, seule.

Toujours le même! En pourrai-je tirer une parole raisonnable?

SCÈNE III

JEANNE, PLATON.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur le comte Rovenkine. (Enveloppé d'une énorme pelisse, chaussé de bottes fourrées, coiffé d'un bonnet d'astrakan, Platon entre à pas lents et lourds, pâle, défait, l'air hébété.)

JEANNE, allant au devant de Platon.

Bonjour, monsieur le comte. (Platon ne répond que par une inclination de tête; et, toujours silencieux, fait signe au Valet de chambre de le débarrasser de son attirail de voyage. Celui-ci enlève d'abord la pelisse, tire les bottes et finit par recevoir dans la figure le bonnet qu'il avait oublié de prendre. Il sort en jetant sur Platon des regards effarés.) Avez-vous fait bon voyage?

PLATON, d'une voix sourde.

Fatigué.

JEANNE, lui montrant un fauteuil à gauche de la table.

Asseyez-vous. Je vous remercie de la peine que vous avez bien voulu prendre de venir jusqu'ici.

PLATON.

Ukraine... Loin, bien loin!... En route, trois semaines, ouf! (Il s'assied.)

JEANNE.

Excusez-moi de vous avoir dérangé. Votre présence était nécessaire.

PLATON.

Pourquoi?

JEANNE.

Cécile va se marier.

PLATON.

Ne me regarde pas.

JEANNE.

Elle a besoin de votre consentement.

PLATON.

Consens toujours.

JEANNE.

Il faudra que vous la conduisiez à l'autel.

PLATON.

Quand?

JEANNE.

Le plus tôt possible, avant quinze jours.

PLATON.

Quelle heure?

JEANNE.

Comme d'habitude, je suppose, à midi.

PLATON.

Trop tôt.

JEANNE.

Pourquoi?

PLATON.

Malade le matin.

JEANNE.

Ce jour-là vous ferez un effort sur vous-même, et vous vou porterez bien.

PLATON.

Difficile.

JEANNE.

Je ne serai pas ingrate. Fatigues, peines, efforts, tout vor sera compté, tout vous sera payé.

PLATON, vivement.

Combien?

JEANNE.

Écoutez. L'homme qui doit épouser ma fille porte un des noms les plus illustres de France.

PLATON.

Riche?

JEANNE.

Ce n'est pas la question : je vous parlais d'une grande naissance, et le caractère vaut l'origine. Ce jeune homme n'a qu'un défaut, c'est de pousser peut-être la vertu trop loin. Il a le fanatisme de l'honneur. Son ombrageuse loyauté s'effarouche de tout ce qui ne lui ressemble pas. S'il venait à découvrir, à soupçonner seulement dans notre famille une de ces faiblesses, un de ces vices qui n'ont jamais entaché la sienne, il ferait taire son amour pour n'écouter que ses scrupules; et, préférant l'isolement à une mésalliance, il romprait un mariage qui eût pu faire à la fois son bonheur et celui de ma fille.

PLATON.

Embarrassant.

JEANNE.

Moins que vous ne croyez. L'affaire bien conduite touche à son terme; il ne s'agit plus que de la laisser finir comme elle a commencé. Cela dépend de vous.

PLATON.

Comment?

JEANNE.

Il suffit de garder une attitude convenable.

PLATON, se levant par un mouvement automatique.

Sais me tenir.

JEANNE.

Et de mener, pendant votre séjour à Paris, une existence régulière et sobre.

PLATON, avec découragement.

L'eau fait mal. (Il s'affaisse sur le canapé.)

JEANNE, se rapprochant de Platon.

Je ne prétends pas vous faire passer brusquement d'un extrême à l'autre. Tout ce que je vous demande, et je l'exige, c'est que vous restiez dans une juste mesure.

PLATON.

Quelle mesure ?

JEANNE, s'asseyant près de Platon.

Celle que je vous fixerai. (Le comte pousse un soupir.) J'aurai l'œil sur vous. Nous habiterons le même appartement et nous mangerons à la même table.

PLATON, avec inquiétude.

Pourrai pas sortir?

JEANNE.

Jamais sans moi.

PLATON, avec consternation.

Quinze jours !

JEANNE.

Qui vous rapporteront chacun...

PLATON, ranimé.

Quoi ?

JEANNE.

Vous avez besoin d'argent pour vos dettes et surtout pour vos plaisirs. Eh bien ! si vous vous conduisez comme je l'espère, et comme doit se conduire un homme de votre rang et de votre éducation, à votre retour en Ukraine, je vous fais remettre par mon banquier, en outre de votre pension ordinaire, autant de fois mille roubles que vous aurez passé de jours à Paris.

PLATON, avec défiance.

Roubles... papier ?

JEANNE.

Roubles argent. Pour dix jours dix mille roubles argent, quarante mille francs de France. Ce sera votre cadeau de noces. Qu'en dites-vous ?

PLATON, incertain.

Dix jours, bien long !

JEANNE.

N'hésitez pas, ou je me rétracte.

PLATON, avec une indolence morne.

M'est égal.

JEANNE, sévèrement.

Prenez garde. Si j'ai à me plaindre de vous, comte Platon, vous n'aurez pas à vous louer de moi.

PLATON, se levant avec épouvante.

La Sibérie !

JEANNE, froidement.

Je ne précise rien. Je vous avertis seulement que je ne pardonnerais jamais à l'homme qui aurait fait le malheur de ma vie en compromettant le bonheur de ma fille. Vous avez à choisir entre ma reconnaissance ou mon ressentiment : décidez-vous.

PLATON, humblement.

Aime mieux la reconnaissance des roubles.

JEANNE.

Tâchez de mériter l'une et de gagner les autres.

PLATON.

Tâcherai. (Il se laisse retomber sur le canapé.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, CÉCILE.

CÉCILE, entrant à gauche, avec vivacité.

Est-ce bien vrai, maman ? est-ce possible ? mon père ici !

JEANNE, montrant Platon à Cécile.

Oui, ma fille ; voilà monsieur le comte Rovenkine lui-même.

CÉCILE, courant vers Platon.

Mon père ! — Ah ! mon père, mon cher père, quel bonheur de vous voir enfin ! quel bonheur de vous embrasser ! (Elle tombe à ses pieds.)

PLATON, *avec insouciance.*

Bonjour, mademoiselle. (*Il la repousse tout doucement du geste.*)

CÉCILE, *décontenancée, en se relevant.*

Mademoiselle! vous me dites: mademoiselle! à moi, votre fille, et vous ne m'embrassez pas? Quelle froideur! mon Dieu! (*Regardant sa mère.*) Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil accueil?

JEANNE, *attirant Cécile dans ses bras.*

Rien, ma pauvre enfant. Seulement, ton père est fatigué de son long voyage.

PLATON, *avec mélancolie.*

N'ai pas encore déjeuné d'aujourd'hui.

JEANNE.

On va vous servir.

CÉCILE, *pleurant sur l'épaule de Jeanne.*

Je te l'avais bien dit, maman, que mon père ne m'aimait pas.

JEANNE, *lançant au comte un regard sévère, que celui-ci ne remarque pas, absorbé qu'il est dans une profonde méditation.*

Tu te trompes, ma fille, et la suite te prouvera ton erreur. N'est-ce pas, monsieur le comte?

PLATON, *sortant de ses réflexions.*

Voudrais des huîtres d'Ostende et du vin de Sauterne.

SCÈNE V

LES MÊMES, ARTHUR.

LE VALET DE CHAMBRE, *annonçant du fond.*

Monsieur le marquis de Laverdac.

JEANNE, *contrariée.*

Un étranger, en ce moment!

ARTHUR, *entrant.*

Madame la comtesse, j'use bien souvent, et j'abuse peut-être de la permission que vous avez daigné m'accorder.

JEANNE, d'un air tout gracieux.

Comment donc? monsieur le marquis, je suis toujours enchantée de vous voir, et surtout à cette heure, où j'ai le plaisir de vous prétenter à monsieur le comte Rovenkine. (A Platon, en lui désignant Arthur.) Monsieur le marquis de Laverdac, l'ami du baron Smoloff, l'un des écrivains les plus distingués de la presse française.

ARTHUR, saluant Platon, qui se lève.

Monsieur le comte, je suis bien heureux de faire votre connaissance. C'est un honneur que j'ambitionnais depuis longtemps, sans l'espérer sitôt.

PLATON, secouant machinalement la main d'Arthur.

Enchanté, marquis, enchanté, enchanté. (Une pause.) Déjeuner avec moi? (Jeanne fait un mouvement d'inquiétude.)

ARTHUR.

Je vous rends mille grâces de cette aimable invitation, monsieur le comte : j'ai déjeuné.

JEANNE, s'interposant vivement.

Mon mari arrive à l'instant même; il a besoin de repos, et je vais donner des ordres pour son installation. J'espère que vous voudrez bien, monsieur le marquis, excuser une absence d'un moment. (Échange de saluts; Jeanne prend le bras de Platon et l'emmène à droite.)

SCÈNE VI

CÉCILE, ARTHUR.

ARTHUR, s'approchant de Cécile, qui reste immobile, absorbée dans une triste rêverie, à droite. A part.

Seul avec elle, enfin! (Haut.) Vous voilà bien heureuse, mademoiselle!

CÉCILE, avec étonnement.

Moi?

ARTHUR.

Moins heureuse sans doute que vous ne le méritez, mais autant que peut l'être une jeune fille.

CÉCILE.

Qui vous le fait croire?

ARTHUR.

Jeune, belle, enfant adorée d'une mère adorable, vous n'aviez à désirer que la présence de votre père. Et le voilà près de vous, plus tendre que jamais, parce qu'il est plus heureux. Après vous avoir perdue de vue toute petite, il continuait à vous aimer de souvenir et, pour ainsi dire, de confiance, toute absente que vous étiez, toute changée que vous pouviez être. Il n'a pu vous retrouver ainsi transformée, ainsi perfectionnée par l'heureux travail de votre jeunesse, sans admirer, dans cette fille qu'il ne pouvait plus reconnaître, la fille qu'il avait dû rêver, et sans vous témoigner par un redoublement d'affection, le légitime enthousiasme de son orgueil paternel.

CÉCILE.

Voilà de bien belles phrases, monsieur le marquis; et ce seraient de bien belles choses, si elles étaient vraies.

ARTHUR.

Vous en doutez?

CÉCILE.

Hélas!

ARTHUR.

On ne se connaît pas soi-même, et vous ignorez, vous seule, le charme tout-puissant de votre présence. Vous voir et vous adorer, c'est même chose. Votre seul aspect fait naître l'amour. Et comment votre père échapperait-il seul à cet irrésistible entraînement de tous les cœurs, quand d'autres se livrent tout entiers et pour toujours, sans savoir seulement si vous daignerez vous en apercevoir?

CÉCILE.

Oh! je ne suis point aveugle, et je sais bien quand on m'aime.

ARTHUR.

Comment pouvez-vous le savoir quand on ne vous le dit pas?

CÉCILE, *en passant à gauche.*

Je devine.

ARTHUR.

Vous savez donc qu'il y a un homme dont vous êtes l'unique passion, l'unique pensée; qui met tout son bonheur à vous aimer, qui mettrait toute son ambition à vous plaire; qui vous a donné son âme dans un premier regard et consacré sa vie jusqu'à ses derniers moments? Le savez-vous?

CÉCILE.

Depuis longtemps.

ARTHUR.

Mais de tels sentiments, si purs cependant et si sincères, obtiendront-ils jamais le pardon de leur témérité?

CÉCILE.

On ne pardonne que les offenses.

ARTHUR.

Et l'on dédaigne les folies?

CÉCILE.

Le dédain!

ARTHUR.

Ou du moins, l'indifférence.

CÉCILE.

L'indifférence ressemble trop à l'ingratitude.

ARTHUR.

Quoi! cet amour qui se sent infini, mais qui se croyait insensé, vous daigneriez l'absoudre en le partageant?

CÉCILE.

Pourquoi non?

ARTHUR.

Et vous l'avouez?

CÉCILE.

J'en suis fière.

ARTHUR, se jetant à genoux.

Ah! Cécile!

CÉCILE, stupéfaite.

Que faites-vous, monsieur?

ARTHUR.

Je vous offre ma vie pour vous témoigner ma reconnaissance.

CÉCILE.

Comment? ce n'est pas de vous que vous me parliez tout à l'heure?

ARTHUR, se relevant, la figure contractée.

De qui donc?

CÉCILE.

Je vous demande pardon, monsieur le marquis : je pensais à un autre. (Elle salue et sort à gauche.)

ARTHUR, seul.

Renvoyé à l'école par une pensionnaire! Tout est perdu, me voilà ridicule. Je n'ai plus rien à faire ici ni ailleurs. (Il se dirige précipitamment vers la porte du fond.)

SCÈNE VII

ARTHUR, ROSE.

ROSE, entrant par le fond.

Arthur!

ARTHUR.

Ma mère! (Il détourne la tête en pâlissant.)

ROSE, amèrement, descendant à gauche.

Pourquoi détourner la tête? Tu peux me reconnaître ici : il n'y a personne.

ARTHUR.

Ne m'accablez pas!

ROSE.

Ce n'est pas moi qui t'accable, c'est ta conscience. (Une pause.) Trois mois! voilà trois mois que tu n'as mis le pied dans ma pauvre chambre. Tu t'es éloigné peu à peu de ma maison d'abord, de moi ensuite. Après avoir pris un appartement séparé, sous prétexte d'affaires, tu es venu me voir tous les jours, puis tous les deux jours, puis de temps en temps, enfin

plus du tout. Tu ne veux pas que j'aille chez toi, de peur qu'on m'y aperçoive et que quelqu'un me reconnaisse. Si bien que, pour te voir, il faut que je te rencontre par hasard!

ARTHUR.

Ma mère, j'ai l'air d'un ingrat, et vous pourriez me maudire; mais je ne suis qu'un malheureux, et vous devez me plaindre.

ROSE.

Qui est le plus à plaindre, de toi ou de moi? Toi, qui abandonnes ta mère; moi, qui ai perdu mon fils! Et comment perdu? Par la mort? non, hélas! je pourrais encore t'adorer en te pleurant; mais il ne me reste pas même la consolation des regrets. Tu m'enlèves ma dernière illusion : je ne peux plus croire à l'amour de mon fils. Les autres femmes ont une famille qui les aime, un mari qui les protége, le monde qui les considère; moi, je n'avais rien, que toi. Et tu me manques partout. J'avais fait de toi ma gloire et mon orgueil, toute ma joie, mon unique pensée : toi, tu m'oublies en me reniant. Et je reste là, toute seule, veuve sans nom, mère sans enfant, vieille sans soutien, misérable sans espérance et sans compensation. Même dans l'autre monde, comment te reverrais-je, puisque tu me fuis déjà? C'est ta volonté qui nous sépare maintenant et à jamais. Tu as mis entre nous ton indifférence, pire que le tombeau.

ARTHUR.

Ma mère, dites-moi tout ce que vous voudrez: j'accepte tous les reproches, je les ai tous mérités, mais ne dites pas, oh! par pitié, ma mère, ne dites plus que je ne vous aime pas!

ROSE.

Je ne dis que la vérité. On n'abandonne pas les gens qu'on aime, et sa mère encore! Les bons fils n'abandonnent même pas les mauvaises mères. Et réponds : est-ce que je n'ai pas été bonne pour toi? Est-ce que je n'ai pas fait mon devoir envers toi, plus que mon devoir? J'aurais pu agir comme tant d'autres: je ne parle pas de ces mères sans entrailles qui abandonnent les enfants qu'ont abandonnés les pères; je parle de celles qui ne valent ni plus ni moins que tout le monde. J'au-

rais pu t'élever à la diable, en m'amusant, et te laisser pousser au hasard, comme un arbre en plein vent. Mais je n'ai pas voulu. J'ai mieux aimé me priver pour te donner de l'éducation. Je savais qu'aujourd'hui un homme sans éducation n'arrive à rien ; et je voulais que mon fils devînt quelque chose, un homme bien posé. Je t'ai mis au collége, et j'ai payé ta pension pendant neuf ans, sans manquer un semestre : je mettais l'argent d'avance dans une tire-lire, et je n'y touchais jamais pour rien, même pour mon terme. Plus d'une fois je me suis trouvée sans le sou, tous mes bijoux vendus, tous mes effets engagés ; il m'est arrivé plus d'une fois de me coucher sans dîner : mais je n'ai pas bronché. Je m'étais dit que tu aurais tout ce qu'il te fallait, dussé-je mourir de faim, et je me suis tenu parole. Leçons d'armes, leçons de musique, d'équitation, de dessin, de danse, tous les talents possibles, tu as eu tout, jusqu'à être reçu bachelier, docteur, que sais-je ? Et voilà ma récompense ! voilà le résultat de tous mes sacrifices ! Cette éducation, dont j'attendais ta fortune et mon bonheur, n'a réussi qu'à faire de toi un mauvais fils et de moi la plus malheureuse des mères.

ARTHUR.

C'est vrai, vous nous avez perdus tous les deux.

ROSE.

Tu m'accuses, moi ?

ARTHUR.

Dieu me garde d'une telle impiété ! Vous avez beaucoup fait, vous avez cru bien faire, et je m'incline avec une respectueuse reconnaissance devant l'abnégation de votre amour maternel. Mais le cœur égare parfois l'esprit : vous vous êtes cruellement trompée, ma mère, et nous portons tous deux la peine de votre erreur.

ROSE.

Arthur !

ARTHUR.

Ah ! pourquoi n'avoir pas fait de moi un simple artisan ? On m'eût facilité la vie en oubliant ma naissance. Le travail de mes mains eût nourri votre vieillesse, et j'aurais trouvé, dans l'accomplissement quotidien de mon devoir, le seul bon-

heur compatible avec la fatalité de ma situation. Mais vous avez voulu faire de moi un monsieur, et vous n'en avez fait qu'un aventurier.

ROSE.

Est-ce ma faute, à moi, si, au lieu de rester le fils de ta mère, Rose Marquis, tu es devenu monsieur le marquis, sans parents connus?

ARTHUR.

Vous m'aviez fait élever avec des fils de famille et comme eux : j'ai pris leurs mœurs, qui ne pouvaient me convenir; leurs goûts, que je ne pouvais satisfaire; leurs défauts, qui étaient pour moi des vices. Une fois entré dans la vanité, je m'y suis enfoncé jusqu'au mensonge. Je ne pouvais pénétrer dans le monde que déguisé : masque pour masque, j'ai choisi le plus éclatant, afin d'être à la fois moins suspect et plus remarqué. J'ai caché sous un faux titre l'absence d'un vrai nom.

ROSE.

Qui t'empêchait, toi, de mener une vie honnête et raisonnable? Une femme fait ce qu'elle peut, un homme ce qu'il veut.

ARTHUR.

Quoi, par exemple?

ROSE.

Est-ce que je sais, moi? Avec de l'instruction, un homme n'est jamais embarrassé. Il fallait prendre un état.

ARTHUR.

Ouvrier, j'eusse pu vivre de mon labeur et de ses produits. Mais un homme qui a appris le grec, le latin, qui est bachelier, qui pourrait être ministre! lui, travailler de ses mains? Fi donc! Il vaut mieux attendre, les ongles propres et les bras croisés, la fortune qui ne viendra jamais. Avec une éducation libérale, on ne peut décemment exercer qu'une profession libérale.

ROSE.

Eh bien?

ARTHUR.

Laquelle? Pour l'adolescent riche d'avance, pour celui

dont la naissance a préparé la fortune, la question n'est pas difficile à résoudre. Il n'a que l'embarras de sa fantaisie. Mais moi, le prédestiné des hasards malheureux? Pour être agent de change ou notaire, il faut de l'argent; il faut de l'argent pour être avoué; il en faut pour être huissier! Il faut de l'argent au médecin pour trouver des malades, à l'avocat pour attendre les causes. Que devenir? On a fait de nous des hommes propres à tout et bons à rien. Nous avons le droit de prétendre à toutes les dignités; nous n'avons pas le moyen de nous gagner du pain. Tous les horizons nous sont ouverts; toutes les carrières nous sont fermées.

ROSE.

Et la littérature? on dit que ça mène à tout.

ARTHUR.

Même à l'hôpital. Pour quelques-uns, il est vrai, c'est la puissance et la gloire. Mais il y faut de grands talents, plus rares que de grandes fortunes. Pour la plupart, c'est une lutte sans trêve et sans résultat, où le labeur naît du labeur, et l'épuisement du succès même. On vit dans le désordre, en attendant qu'on meure dans la misère.

ROSE.

Tu écris cependant?

ARTHUR.

De ci, de là, tant bien que mal, par contenance.

ROSE.

Alors, comment vis-tu?

ARTHUR.

Je ne vis pas, je me débats.

ROSE.

Mais à te voir, quand je te vois, bien mis, roulant voiture, reçu dans le grand monde, je te croyais heureux, riche, considéré.

ARTHUR.

Je fais le riche, comme les poltrons qui chantent pour cacher leur peur. Luxe de surface avec le dénûment au fond; coup de badigeon plaqué sur une ruine. On me considère, dites-vous? Oui, comme une bête curieuse et redoutable. Re-

gardez bien les gens qui me regardent : vous les verrez me sourire quand je passe et rire de moi quand je suis passé.

ROSE.

Par exemple !

ARTHUR.

Ah ! ce masque, il m'étouffe, et je ne puis l'arracher pour rendre l'air à mes poumons et l'honneur à mon visage. J'ai pris un rôle ; il faut continuer bon gré malgré ; il faut jouer mon personnage à outrance, sous peine des sifflets. Mais je suis à bout d'expédients et de patience. J'ai risqué tous les jeux, tenté tous les hasards ; et je marche au milieu des abîmes avec une montagne sur le dos.

ROSE.

Tu m'épouvantes.

ARTHUR.

L'orgueil sans cesse refoulé, l'ambition déroutée, les appétits inassouvis, l'envie dans la haine, toutes les passions, toutes les prétentions, toutes les impuissances combinées dans une fièvre continue qu'on appelle la vie, voilà ma destinée, ma mère ! La voilà, cette félicité que je néglige de partager avec vous.

ROSE.

Quoi ! il ne te reste donc plus aucune ressource ?

ARTHUR.

Si, la dernière, la pire de toutes, un mariage d'argent. Oui, ma mère, épouser une fille pour se faire nourrir par une femme !

ROSE.

Eh bien ! après tout, tu peux bien faire ce qu'ont fait tant d'autres.

ARTHUR.

Oh ! mais ne commet pas cette infamie qui veut : il y faut encore la chance et le pouvoir. Tout à l'heure, je me suis agenouillé devant une petite fille qui s'est moquée de moi, justement ; et je me suis relevé ridicule et désespéré. Quand vous êtes entrée, je sortais, moi, pour en finir avec toute mes misères.

ROSE.

Te tuer? malheureux enfant!

ARTHUR.

Mieux vaut une prompte mort qu'une longue agonie. Ma vie a fait plus que me lasser, elle me dégoûte.

ROSE.

Et moi?

ARTHUR.

A quoi vous suis-je bon?

ROSE.

A me faire t'aimer.

ARTHUR.

Comment pourriez-vous m'aimer encore? ne vous ai-je pas abandonnée?

ROSE.

N'importe.

ARTHUR.

Reniée?

ROSE.

Ça ne fait rien.

ARTHUR.

Vous l'avez dit vous-même: mort plutôt qu'ingrat! Laissez-moi donc faire et pleurez-moi sans me maudire. Adieu, ma mère. (Il fait un pas vers la porte du fond.)

ROSE, l'arrêtant.

Arthur! Arthur! mon fils, mon bien-aimé! non, je n'ai pas dit cela. Je n'ai pas dit que je t'aimerais mieux mort; non, je n'ai pas pu le dire. Si je l'ai dit, j'ai menti : ce sont des paroles en l'air. Je n'en crois rien, ni toi non plus. Te tuer! Ah! mon Dieu! il ne me manquerait plus que ça. Oh! non, certainement non, tu ne voudrais pas me faire un pareil chagrin. Dis-moi que tu ne le feras pas.

ARTHUR.

Je roule dans le gouffre, et je ne puis remonter. Ne cherchez pas à me retenir : vous ne feriez que prolonger mon supplice.

ROSE.

Tout ça, c'est des folies. Parlons raison. Il faut trouver un moyen pour te tirer de là. Dabord, ne pense plus à cette affreuse idée. Ah! j'en frémis encore. Non! Ayons du sang-froid tous les deux et cherchons quelque chose.

ARTHUR.

Il n'y a plus rien.

ROSE.

Qu'en sais-tu? Le bon Dieu peut toujours sauver les gens qui se croient perdus. Il n'y a qu'à espérer. Sois tranquille, je vais le prier tous les jours et toutes les nuits pour toi; il m'entendra: il écoute les mères. C'est moi qui ai fait tout le mal, laisse-moi le réparer. (Arthur secoue tristement la tête.) Attends, je crois que j'ai une idée.

ARTHUR, avec une ironie mélancolique.

Laquelle?

ROSE.

Tu me parlais tout à l'heure d'une jeune fille que tu voulais épouser?

ARTHUR.

Et qui m'a ri au nez quand je lui ai parlé d'amour.

ROSE.

Où est-elle, où l'as-tu vue?

ARTHUR.

Ici.

ROSE.

Ici même?

ARTHUR.

A cette place où vous êtes.

ROSE.

C'est donc, c'est la fille?...

ARTHUR.

Du comte Rovenkine.

ROSE.

Tu veux l'épouser?

ARTHUR.

J'aurais voulu.

ROSE.

Tu l'épouseras.

ARTHUR.

Allons donc!

ROSE.

C'est moi qui te le dis; et ce n'est pas dans un pareil moment que je voudrais te tromper.

ARTHUR.

Vous vous trompez vous-même.

ROSE.

Je suis sûre de mon fait, et je ne te demande qu'une heure pour te convaincre à ton tour.

ARTHUR.

Si elle m'aimait du moins!

ROSE.

Elle t'aimera quand elle te connaîtra mieux.

ARTHUR.

Mais elle en aime un autre.

ROSE.

Parce qu'on lui a dit de l'aimer. Elle changera de sentiment quand ses parents auront changé d'idée.

ARTHUR.

Qui pourrait les en faire changer?

ROSE.

Moi.

ARTHUR.

Comment?

ROSE.

C'est mon affaire. D'ailleurs, qu'as-tu à perdre?

ARTHUR.

Ce que j'ai à gagner, rien.

ROSE.

Laisse-moi donc essayer; je ne te demande qu'une heure de

patience. Va m'attendre sur la terrasse des Feuillants, et convenons d'un signal. Si l'affaire réussit, je soulèverai le rideau de cette fenêtre (la fenêtre de droite) et tu monteras. Si ça tourne mal, j'irai te rejoindre.

ARTHUR.

Comme vous voudrez, ma mère. (Il s'éloigne.)

ROSE, le retenant.

Mais tu me promets, n'est-ce pas? tu me jures de ne plus penser à ces affreux projets?

ARTHUR.

Soyez tranquille.

ROSE.

Ta parole d'honneur?

ARTHUR.

Mieux que cela, ma mère : une parole de reconnaissance et d'adoration.

ROSE, l'embrassant avec effusion.

Ah! que je suis contente!

ARTHUR.

Et moi donc! vous me réconciliez avec la vie.

ROSE.

Tu crois que je réussirai?

ARTHUR.

Je ne sais. Mais je vois qu'il ne faut désespérer de rien tant qu'il vous reste une mère. (Il baise les mains de Rose avec une tendresse pleine de ferveur, et sort à pas lents.)

ROSE, seule.

Ce sera dur à arracher. Mais il n'y a pas à dire : il faut que ça vienne.

SCÈNE VIII

ROSE, JEANNE.

JEANNE, entrant par la droite.

Bonjour, Rose. Que m'apportez-vous de nouveau?

ROSE.

Du nouveau, oui, il y en a, Jeanne; ça va bien t'étonner.

JEANNE, *surprise et mécontente, à part.*

Elle recommence à me tutoyer.

ROSE.

Tu ne me demandes pas ce que c'est?

JEANNE, *d'un ton sec.*

Je vous l'ai déjà demandé.

ROSE.

C'est que, vois-tu, je ne sais comment te dire ça; et pourtant il faut que je te le dise.

JEANNE, *inquiète.*

C'est donc bien grave?

ROSE.

Oui.

JEANNE.

Un malheur? Pour qui? pour vous? non. Pour moi? peu importe, s'il ne menace pas ma fille.

ROSE.

Ça la regarde bien un peu.

JEANNE, *avec terreur.*

Ah!

ROSE, *vivement.*

Mais ce n'est pas un malheur.

JEANNE.

Je respire.

ROSE, *embarrassée.*

C'est seulement une chose singulière, une drôle d'aventure, va!

JEANNE, *offusquée.*

Une aventure pour ma fille! Qu'est-ce que cela veut dire?

ROSE, *entraînant Jeanne vers la table et s'asseyant à gauche.*

Tiens, asseyons-nous là ensemble et causons à cœur ouvert, comme deux bonnes amies que nous sommes, pas vrai?

Tu sais que je t'aime bien, Jeanne! Et toi, tu m'as souvent promis de faire tout ton possible pour me consoler, n'est-ce pas?

JEANNE.

Eh bien?

ROSE, *hésitant.*

Eh bien!...

JEANNE, *s'asseyant à droite de la table.*

De grâce, expliquez-vous.

ROSE.

C'est que je voudrais m'expliquer d'une manière...

JEANNE, *l'interrompant vivement.*

Assez de paroles; au fait.

ROSE, *brusquement.*

Au fait, il vaut mieux te dire tout de suite les choses comme elles sont. Mon fils est amoureux de ta fille. Voilà.

JEANNE, *stupéfaite.*

Votre fils amoureux de ma fille?

ROSE.

Oui.

JEANNE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ROSE.

Ça veut dire ce que ça dit : il l'aime.

JEANNE.

Il ne la connaît seulement pas.

ROSE.

Il faut bien qu'il la connaisse pour l'aimer.

JEANNE.

Depuis quand?

ROSE.

Depuis ton arrivée apparemment.

JEANNE.

Où l'a-t-il vue?

ROSE.

Ici.

JEANNE.

Chez moi?

ROSE.

Là, dans ce salon, à cette place.

JEANNE.

Comment! je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas.

ROSE.

Allons donc!

JEANNE.

Son nom?

ROSE, *avec embarras.*

Arthur.

JEANNE.

Arthur! Arthur qui? Arthur quoi?

ROSE, *hésitant.*

Dame! il s'appelle naturellement comme moi... Marquis.

JEANNE.

Je ne connais pas de monsieur Marquis.

ROSE.

Marquis de Laverdac.

JEANNE.

De Laverdac! — Ah! le soi-disant marquis de Laverdac, c'est votre fils?

ROSE, *d'un ton délibéré.*

Oui, ma chère.

JEANNE.

Et vous dites qu'il aime ma fille?

ROSE.

Certainement.

JEANNE.

J'en suis fâchée.

ROSE.

Pour qui?

JEANNE.

Pour lui.

ROSE.

A cause?

JEANNE.

Parce qu'elle ne l'aime pas.

ROSE.

Elle l'aimera plus tard.

JEANNE.

J'en doute.

ROSE.

Moi j'en suis sûre. Le mariage change bien des choses.

JEANNE.

Le mariage?

ROSE.

Oui, Arthur est beau garçon, il a de l'esprit; il saura bien se faire aimer, une fois marié.

JEANNE.

Marié avec qui?

ROSE.

Mais avec Cécile, donc!

JEANNE.

Votre fils épouser ma fille!

ROSE.

Je te demande sa main pour lui.

JEANNE, *se levant brusquement.*

C'est de la folie.

ROSE.

Pourquoi?

JEANNE, *près d'éclater.*

Pourquoi! tu me demandes pourquoi?

ROSE.

Dame!

JEANNE, se contenant.

Mais vous savez bien qu'elle doit en épouser un autre.

ROSE.

Eh bien! elle ne l'épousera pas : voilà tout.

JEANNE, s'éloignant vers le fond, à gauche.

J'ai donné ma parole.

ROSE.

Une parole, ce n'est pas une affaire.

JEANNE, qui a passé à gauche.

Pour vous, peut-être. Pour moi, c'est un engagement irrévocable et sacré.

ROSE.

Mais Rovenkine n'est pas encore engagé, lui; et, puisqu'il est le père de la demoiselle... est-ce son père?

JEANNE.

Vous auriez pu vous épargner cette question insolente.

ROSE, se levant et descendant à droite.

C'est juste. Pourvu qu'il le soit légalement, c'est tout ce qu'il faut. Eh bien! qui n'a pas le consentement du père, en fait de mariage, n'a rien.

JEANNE.

Monsieur le comte Rovenkine donne son consentement.

ROSE.

C'est-à-dire qu'il doit le donner.

JEANNE.

Dans un instant.

ROSE.

Rien n'est donc fini; tout peut donc changer?

JEANNE.

Rompre un mariage convenu, plus qu'honorable, illustre, et qui fait le bonheur de ma fille, pour en conclure brusquement un autre, et lequel! Je ne veux pas vous rendre offense pour offense; mais enfin, comparez vous-même : votre fils n'a pas de position.

ROSE.

Son mariage lui en fera une.

JEANNE.

Il l'enrichirait.

ROSE.

Comme l'autre. Ils se valent pour la fortune.

JEANNE.

Mais pour le reste?

ROSE.

Parce que ce monsieur est comte?

JEANNE.

De bon aloi.

ROSE.

Comme tu es comtesse. Et tu pars de là pour mépriser les marquis de contrebande? Ingrate! tu oublies trop vite les vertus du sacrement. Une fois marié, Arthur pourra bien, lui aussi, devenir quelque chose, puisque tu es devenue tout, même honnête.

JEANNE, *avec hauteur.*

Trêve d'impertinences, mademoiselle, et brisons là. (*Elle se dirige vers la porte de droite.*)

ROSE, *passant à gauche.*

Décidément tu refuses?

JEANNE, *continuant à s'éloigner.*

Net.

ROSE.

Prends garde à toi, Jeanne Lambert!

JEANNE, *s'arrêtant.*

Des menaces?

ROSE.

J'ai commencé par prier.

JEANNE.

Le prière était insensée, les menaces sont ridicules.

ROSE.

Ridicules? Nous verrons si ça te fera rire. (*Elle se dirige vers la porte du fond.*)

JEANNE, *faisant un pas vers elle.*

Que veux-tu faire?

ROSE.

Ce que tu ne veux pas faire : rompre ce mariage.

JEANNE.

Comment?

ROSE.

En disant à tout le monde, à commencer par monsieur le comte de Plougastel, ce que c'est que la comtesse Rovenkine, née Jeanne Lambert.

JEANNE.

On ne te croira pas.

ROSE.

On croit toujours le mal, même quand il est vrai. (*Elle s'éloigne.*)

JEANNE, *la rappelant.*

Rose!

ROSE, *s'arrêtant.*

Qu'est-ce que c'est?

JEANNE.

Tu ne feras pas cela.

ROSE.

Tu vas voir.

JEANNE.

Mais c'est une infamie.

ROSE.

Appelle ça comme tu voudras; ça m'est égal : je ne tiens pas aux mots. (*Elle entr'ouvre la porte du fond.*)

JEANNE, *avec force.*

Rose, écoute-moi!

ROSE, *revenant.*

Voyons.

JEANNE.

Tu n'as pas réfléchi à ce que tu veux faire; ce n'est pas

possible. Me forcer à faire le malheur de ma fille! Que je l'empêche, moi, sa mère! d'épouser l'homme qu'elle aime, que je lui ai permis d'aimer, que je lui ai promis pour époux! et pourquoi? pour lui faire épouser un homme qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut pas aimer! Voyons, je ne veux pas dire du mal de ton fils, mais enfin elle ne peut pas l'aimer, puisqu'elle en aime une autre. Tu es bonne, au fond; tu ne voudrais pas faire une chose pareille : ce serait affreux. Déshonorer une femme qui ne t'a jamais fait de mal, au contraire, une amie, tu le dis toi-même, pour la punir de ne pas vouloir consentir au malheur de sa fille! c'est monstrueux. Tu es mère, tu aimes ton fils, tu as raison; mais tu dois comprendre qu'on est mère comme toi. Songe à cela: ma fille est pleine de joie et pleine d'espoir; tout lui sourit, l'avenir n'est pour elle qu'une longue promesse de bonheur; elle se voit vivre indéfiniment entre son mari, qu'elle adore, et sa mère, qu'elle respecte. Et il faut que dans ce jeune cœur si tendre, une vraie fleur d'amour! il faut que je brise tout: espoir, bonheur, affection, respect; il faut que je lui dise: — Ma fille, retourne brusquement ta vie et ton âme; change l'amour en haine ou la vénération en mépris: cesse d'aimer ton fiancé ou cesse de respecter ta mère! — Oh! cette idée me fait frémir. Je n'ai peur de rien, moi : tu me menacerais de me tuer; je te verrais lever, ici même, à l'instant, un couteau sur ma poitrine, que je ne pâlirais pas. Mais quand je pense que ma fille peut me mépriser, je me mets à trembler d'épouvante. O Dieu! ma fille! mais c'est ma joie, ma gloire, mon espérance; c'est plus que tout cela, c'est ma réhabilitation. Je me détestais moi-même : je m'aime et je m'admire en elle, meilleure et plus belle, rajeunie, purifiée, transfigurée de corps et d'âme, comme la pécheresse qui meurt sur la terre pour revivre, sainte glorieuse, dans le ciel; je retrouve dans sa candeur immaculée plus que mon innocence perdue, et je me fais de sa jeunesse un avenir plein de bonheur et de sérénité... Et c'est un pareil bien que tu veux m'ôter? c'est un pareil sacrifice que tu me demandes? c'est un tel supplice que tu veux me faire subir, sans que j'aie rien fait pour le mériter? Oh! non, c'est impossible, c'est impossible!

ROSE.

Que veux-tu? Ce n'est pas ma faute si les choses se sont arrangées comme ça; ce n'est pas moi qui ai amené mon fils chez toi : c'est le hasard qui a tout fait, comme il fait tout. C'est une mauvaise chance qui est tombée sur toi. Tout le monde a sa part. Et encore, toi, tu as été heureuse en tout jusqu'à présent, tandis que moi, je n'ai eu que des misères. Il n'est pas juste que tu aies tout le bon, et moi tout le mauvais; et, au bout du compte, il vaut mieux que ta fille pleure un peu que si mon fils se brûlait la cervelle. (Une pause.) Il n'en faut plus parler.

JEANNE, l'œil étincelant, les dents serrées.

Prends garde à toi, Rose Marquis!

ROSE.

Ah! tu me menaces à ton tour? J'aime mieux ça.

JEANNE.

Nous verrons.

ROSE.

Que veux-tu faire?

JEANNE.

Me défendre, puisque tu m'attaques, et, si tu l'emportes, me venger. (Elle passe à gauche.)

ROSE.

Tu ne comptes pas m'envoyer en Sibérie? de Paris, c'est trop loin.

JEANNE.

J'ai ce qu'il me faut sous la main.

ROSE.

Quoi donc?

JEANNE.

Scandale pour scandale. Si tu nous diffames, je vous démasque.

ROSE.

Comment?

JEANNE.

Il ne me sera pas difficile de prouver que le fils est un faux marquis, et la mère...

ROSE.

Achève donc. Je suis curieuse de voir comment tu appelles une ancienne camarade.

JEANNE.

Je n'ai, moi, à cacher qu'une faute; tu as à rougir, toi, de toute ta vie.

ROSE.

Oh! du plus au moins, en fait de vertu, il n'y a pas grande différence. On est honnête ou on ne l'est pas, voilà tout. Si ma première faute m'avait rapporté autant qu'à toi, pardine! je me serais bien gardée d'en commettre une autre. Le beau mérite de rester à moitié sage quand on n'a rien à gagner à devenir tout à fait vicieux! Tu as eu de la chance, voilà ton seul avantage; moi, j'en ai un autre.

JEANNE.

Lequel?

ROSE.

C'est qu'en fait de réputation, comme en fait de fortune, je n'ai rien à perdre.

JEANNE.

Et ton fils?

ROSE.

Il n'a pas tant à perdre que ta fille.

JEANNE, *accablée.*

Mais comment faire?

ROSE.

Comme tu voudras : cela te regarde.

JEANNE, *s'asseyant près du guéridon, et fondant en larmes.*

Ma fille, pauvre enfant! n'y consentira jamais.

ROSE.

Tu n'as qu'à vouloir, elle obéira. Elle a reçu une si bonne éducation! Ces filles bien élevées, ça obéit toujours à ses parents.

JEANNE.

Elle en mourra de chagrin.

ROSE.

Bah ! chagrin d'amour ne dure qu'un jour, comme dit la chanson.

JEANNE.

Mais le comte? comment, après lui avoir fait agréer un gendre, lui en proposer un autre ?

ROSE.

Tu ne me feras pas croire qu'il est le maître dans ton ménage. Je connais mon Platon : c'est une girouette ivre, qui tourne toute seule; à plus forte raison quand on souffle dessus. C'est même très-commode pour toi. Tu pourras lui mettre tout sur le dos. Tu diras à ta fille que tu voulais un gendre, mais que son père en veut un autre; au jeune homme la même chose, et te voilà tirée d'affaire.

JEANNE.

Eh bien! nous verrons.

ROSE.

C'est tout vu.

JEANNE.

Laisse-moi seulement le temps de réfléchir.

ROSE.

Réfléchir, à quoi ? nous avons tout examiné.

JEANNE.

Mais encore me faut-il le temps...

ROSE.

De te sauver, n'est-ce pas ? Et moi, je resterai là, comme une sotte, en face de mon fils désespéré, ne sachant que lui dire pour empêcher un malheur. Nenni; tu vas faire tout de suite, et tout de suite, ce qui est convenu.

JEANNE.

Jamais.

ROSE.

Comme tu voudras. Au revoir. (Elle s'éloigne. — Jeanne la laisse aller jusqu'à la porte, et, au moment où elle sort, la rappelle.)

JEANNE.

Mais enfin que veux-tu ?

ROSE.

Je veux que là, tout à l'heure, devant témoins, qui tu voudras, tes domestiques, s'il n'y en a pas d'autres; tout ce qu'il me faut, c'est qu'il y ait des étrangers; je veux que, le comte et toi, vous déclariez à mon fils que vous l'acceptez pour gendre.

JEANNE.

Il n'est pas là.

ROSE.

Il y sera dans cinq minutes.

JEANNE.

Tu iras le chercher?

ROSE.

Pas si bête! je n'ai qu'un signe à faire. (Elle soulève le rideau de la fenêtre.) Il est fait : mon fils va monter.

JEANNE, promenant autour d'elle des yeux égarés; à demi-voix.

Si j'avais une arme!

ROSE, revenant vers Jeanne.

Que dis-tu?

JEANNE, les dents serrées.

Rien. (Elle fait un mouvement vers Rose.)

ROSE, reculant vivement.

Si tu fais un pas vers moi, j'appelle, je crie à l'assassin!

JEANNE, avec un sourire sinistre.

Es-tu folle?

ROSE.

Tu veux me tuer, j'en suis sûre: à ta place j'en ferais autant.

JEANNE.

Tu vois donc bien que tu commets un crime.

ROSE.

Moi? je sauve mon fils.

JEANNE.

En perdant ma fille.

ROSE.

Chacun pour soi.

JEANNE, à elle-même.

Je m'en souviendrai.

ROSE.

En attendant, marche.

JEANNE, se tordant les mains avec désespoir.

Que faire? mon Dieu! que faire?

ROSE.

Te résigner ou te perdre. (Elle lui montre du doigt la chambre de Platon, à droite.)

JEANNE, courbant la tête.

J'obéis, (A part.) en attendant! (Elle sort à droite.)

SCÈNE IX

ROSE, ARTHUR.

ARTHUR, entrant par le fond.

Vous m'avez appelé, ma mère?

ROSE.

C'est fait.

ARTHUR.

Quoi? ce mariage?

ROSE.

Certainement.

ARTHUR.

En vérité! J'épouserais la fille du comte Rovenkine?

ROSE.

L'héritière, oui.

ARTHUR.

Je n'y puis croire encore.

ROSE.

Je te l'avais prédit, je te le répète.

ARTHUR.

Mais comment avez-vous pu obtenir le consentement de la comtesse?

ROSE.

C'est mon secret.

ARTHUR.

Vous me le direz?

ROSE.

Plus tard, peut-être. Éloigne-toi, on vient.

ARTHUR.

Croyez-vous donc que je veuille encore vous renier, ma mère?

ROSE.

C'est moi qui te le demande maintenant. Pour réussir, il ne faut pas que nous ayons l'air de nous connaître.

ARTHUR.

Vous n'avez donc pas dit la vérité à la comtesse?

ROSE.

Si; mais les autres doivent l'ignorer et l'ignorent. Je vais attendre en bas le résultat de l'entretien. Tu viendras me l'apprendre. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X

ARTHUR, CÉCILE.

CÉCILE, entrant à gauche.

Ah! monsieur le marquis, vous êtes encore là?

ARTHUR.

Est-ce un reproche, mademoiselle?

CÉCILE.

Non, monsieur le marquis, c'est une excuse.

ARTHUR, à part.

C'est pis.

SCÈNE XI

LES MÊMES, RÉGIS.

RÉGIS, avec une politesse étudiée.

Bonjour, mademoiselle. (Arthur fait à Régis un salut cérémonieux auquel Régis répond par un salut hautain.)

CÉCILE, *à demi-voix.*

Régis, mon père est arrivé.

RÉGIS, *de même.*

Je le sais.

CÉCILE.

Déjà?

RÉGIS.

Votre mère est si bonne!

CÉCILE, *tristement.*

Mais mon père!

RÉGIS.

Eh bien?

CÉCILE, *de même.*

Je ne sais rien encore de son caractère ni de sa résolution.

RÉGIS.

Sa résolution, je n'en saurais douter. Madame votre mère me mande qu'elle sera favorable, et je viens tout exprès pour l'entendre.

CÉCILE.

Plaise à Dieu, Régis, que vous ne vous trompiez pas!

RÉGIS.

Que craignez-vous?

CÉCILE.

Un malheur.

RÉGIS.

Pourquoi?

CÉCILE.

Je ne saurais le dire. Mais j'ai de tristes pressentiments.

SCÈNE XII

LES MÊMES, SMOLOFF.

SMOLOFF, *descendant à gauche, à Cécile.*

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages et mes félicitations.

CÉCILE.

Vos félicitations, monsieur le baron?

SMOLOFF.

Aussi cordiales que sincères. Mais il y a quelqu'un ici que je dois féliciter davantage encore. (*Il salue Régis, qui vient lui serrer la main.*)

ARTHUR, *s'avançant.*

Veuillez, monsieur le baron, agréer mes respects.

SMOLOFF, *passant au milieu.*

Ah! vous voilà, monsieur de Laverdac? Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir ici.

ARTHUR.

Moi, j'espérais bien, monsieur le baron, avoir l'honneur de vous y rencontrer.

SMOLOFF.

Vous êtes donc convoqué aussi?

ARTHUR.

Je suis du moins attendu.

SMOLOFF.

Je vous en fais mon compliment: cela prouve qu'on vous traite en ami de la famille.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PLATON.

PLATON, *en grande tenue de monde, à part.*

J'ai bien déjeuné, je me sens ressuscité, je puis paraître.

SMOLOFF, *allant à lui.*

Il y avait bien longtemps, cher comte Platon, que je n'avais eu le plaisir de vous voir; et je suis enchanté de vous retrouver en si bonne santé. Vous avez rajeuni.

PLATON.

Vous vous moquez, monsieur le baron.

SMOLOFF.

Non, en vérité, vous avez meilleure mine que jamais.

PLATON.

C'est donc le bonheur, c'est la joie de revoir ma femme et ma fille.

RÉGIS, bas à Cécile.

Que disiez-vous donc, Cécile? Votre père a l'air de vous adorer. (Cécile secoue tristement la tête.)

PLATON, apercevant Arthur, qui est sur le devant, à droite.

Ah! vous voilà, mon cher marquis? (Il lui serre affectueusement la main.) Je ne doutais pas de votre empressement. (Il cause à voix basse avec lui.)

RÉGIS, à Platon.

Monsieur le comte, me permettrez-vous de vous demander des nouvelles de madame la comtesse?

PLATON.

La comtesse est au lit, malade.

CÉCILE, courant vers la porte de droite.

Ma mère!

PLATON, l'arrêtant au passage.

Restez, ma fille : votre mère repose et ne peut voir personne.

RÉGIS.

Je regrette bien vivement, monsieur le comte, d'apprendre que madame la comtesse est malade.

PLATON, qui s'est approché de Régis.

Vous désiriez la voir, monsieur?

RÉGIS.

J'y comptais.

PLATON.

Si vous avez quelque chose à me confier pour elle, monsieur, je suis à vos ordres.

RÉGIS.

J'espérais qu'elle me ferait l'honneur de me présenter à monsieur le comte.

PLATON.

Une autre fois, monsieur, si vous le voulez bien, une autre fois.

RÉGIS.

En attendant, je prierai monsieur le baron Smoloff de vouloir bien me rendre ce service.

SMOLOFF, allant à Régis et lui serrant la main.

De tout mon cœur. Cher comte Platon, je vous présente, puisqu'il a besoin de vous être présenté, monsieur le comte Régis de Plougastel, que je m'honore de compter au nombre de mes amis.

PLATON, s'inclinant.

Je dois donc m'honorer de faire la connaissance de monsieur le comte.

SMOLOFF, bas à Platon.

Vraiment, vous ne le connaissiez pas même de nom?

PLATON, haut.

Non.

SMOLOFF, bas.

Et vous connaissez l'autre?

PLATON, haut.

Qui? le marquis de Laverdac?

SMOLOFF, bas.

Oui.

PLATON, haut.

Puisqu'il épouse ma fille!

SMOLOFF, RÉGIS, CÉCILE, ensemble.

Lui!

CÉCILE.

Vous vous trompez, mon père!

PLATON.

Silence, mademoiselle! Et croyez que votre père, quand il parle, sait ce qu'il dit. (A Arthur.) Marquis de Laverdac, votre main; messieurs, je vous présente mon gendre. (Cécile s'appuie en chancelant sur le bras du canapé.)

RÉGIS, s'avançant vers Platon.

Monsieur le comte!

PLATON, froidement.

Plaît-il?

RÉGIS, se contenant.

Madame la comtesse m'avait fait espérer....

PLATON.

Je ne sais, monsieur, ce que ma femme vous avait fait espérer; mais je sais ce que je veux, et chez moi ma volonté fait loi.

RÉGIS.

En effet, monsieur le comte; vous êtes chef de famille, et je n'ai plus rien à faire qu'à me retirer. (Il sort désespéré. Cécile tombe ass se sur une chaise, près de la porte du fond. — Platon fait signe à Arthur de venir prendre place à côté de lui sur le canapé.)

SMOLOFF, à part, sur le devant, à gauche.

Voilà un incident tout à fait inattendu et très-curieux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

5.



ACTE TROISIÈME

Même décor. — Du feu dans la cheminée; les bougies et les lampes allumées. — Huit heures du soir.

SCÈNE I

JEANNE, ARTHUR.

ARTHUR, à Jeanne.

Vous m'avez fait appeler, madame la comtesse?

JEANNE, déposant sur le canapé son châle et son chapeau.

Oui, monsieur : j'ai à vous parler.

ARTHUR.

Je suis à vos ordres.

JEANNE, après lui avoir fait signe de s'asseoir.

Vous devinez de quoi il s'agit? (Elle s'assied à droite de la table.

ARTHUR, s'asseyant de l'autre côté, en face de Jeanne.

De mon mariage, sans doute?

JEANNE.

Précisément. Vous devez sentir comme moi le besoin d'une explication.

ARTHUR.

Je sens avant tout, madame la comtesse, le besoin de vous témoigner toute ma reconnaissance pour une faveur, que dis-je? pour un bienfait qui dépasse toutes mes espérances.

JEANNE.

Si ce projet d'union dépasse vos espérances, je dois vous avouer, monsieur, qu'il déroute toutes mes prévisions. L'événement n'est pas moins inattendu pour moi que pour vous.

ARTHUR.

Permettez-moi, madame, de vous dire que je ne vous comprends pas.

JEANNE.

Vous n'ignorez pas, cependant, par quels moyens a été obtenu un résultat qui nous étonne si fort tous les deux, et qui me désole autant qu'il vous rejouit.

ARTHUR.

Je ne sais rien que mon bonheur.

JEANNE.

Votre mère ne vous a donc pas mis au fait de nos situations respectives?

ARTHUR.

Elle m'a dit qu'une ancienne amitié vous unissait l'une à l'autre.

JEANNE.

Elle ne vous a pas raconté l'entretien que nous venons d'avoir ensemble?

ARTHUR.

Elle m'a dit qu'elle vous avait demandé, et que vous lui aviez accordé pour moi la main de mademoiselle votre fille.

JEANNE.

Voilà tout ce qu'elle vous a appris?

ARTHUR.

Rien de plus.

JEANNE.

Il me reste alors bien des choses à vous apprendre. (Une pause.) Et d'abord, je dois vous déclarer, monsieur, que ma fille ne vous aime pas.

ARTHUR.

Comment se fait-il alors, madame la comtesse, que vous ayez consenti à un mariage qui froissait les sentiments de mademoiselle votre fille?

JEANNE.

Je n'étais pas libre.

ARTHUR.

Qui vous forçait à dire le contraire de votre pensée, à faire le contraire de votre volonté?

JEANNE.

Des circonstances malheureuses, qu'il est inutile de vous rappeler, si vous les connaissez, qu'il me serait trop pénible de vous révéler, si vous les ignorez.

ARTHUR, *se levant.*

Je ne vous demande pas votre secret, madame.

JEANNE.

Voilà, monsieur, une bonne parole dont je vous remercie cordialement. Elle dissipe bien des inquiétudes, et me prouve que je puis tout espérer de votre générosité.

ARTHUR, *se rasseyant.*

Je serais heureux, madame la comtesse, de vous témoigner ma reconnaissance par mon dévouement.

JEANNE.

J'ai à vous demander un service immense.

ARTHUR.

Tant mieux, madame.

JEANNE.

Rendez-nous une promesse faite à contre-cœur.

ARTHUR.

Comment voulez-vous, madame, que je renonce de moi-même à un bonheur que je désirais sans l'espérer, et que j'ai obtenu sans l'avoir demandé?

JEANNE.

Vous êtes homme d'honneur, monsieur, et vous ne voudriez pas épouser une jeune fille contre son gré.

ARTHUR.

Certainement non, madame, et je le voudrais que je ne le pourrais pas. Sans consentement, pas de mariage: c'est la loi elle-même qui le dit; et mademoiselle votre fille, pour se dérober à un engagement qui lui serait odieux, n'a qu'à prononcer un mot. Qu'au moment suprême elle dise: Non! et tout sera dit. Le magistrat la protégerait, à défaut de sa famille.

JEANNE.

Mais si la même fatalité pesait à la fois sur la mère et sur la fille ? Vous ne voudriez sans doute pas abuser d'une situation si douloureuse, et vous faire le complice de notre mauvaise fortune ?

ARTHUR.

Avant de briser de mes propres mains un si bel avenir, le seul avenir de ma vie, j'aurais au moins le droit de vous demander les motifs de votre résistance et de mon désistement.

JEANNE.

Et si je refusais de vous les faire connaître ?

ARTHUR, *se levant.*

Vous me permettriez alors d'obéir à mes sentiments, au lieu de céder à des idées que je ne puis apprécier.

JEANNE.

Et vous épouseriez une jeune fille qui ne vous aime pas ?

ARTHUR.

Je me sens assez d'amour, madame, pour triompher de son indifférence.

JEANNE.

Mais si elle en aimait un autre ?

ARTHUR.

Je crois votre fille trop bien élevée pour aimer, après son mariage, un autre homme que son mari.

JEANNE, *avec violence, en se levant.*

Ah ! monsieur, vous êtes bien le fils de votre mère !

ARTHUR, *avec sang-froid.*

Sans doute, madame, comme mademoiselle Cécile est la fille de la sienne.

JEANNE, *inquiète.*

Que voulez-vous dire, monsieur ?

ARTHUR.

La même chose que vous probablement, madame, puisque je répète vos paroles.

JEANNE, *près d'éclater.*

Tenez, vous savez tout.

ARTHUR.

Quoi donc?

JEANNE, se contenant.

Rien.

ARTHUR.

C'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

JEANNE.

Monsieur, jouons cartes sur table.

ARTHUR.

Quelle partie jouons-nous donc?

JEANNE.

Une partie où se trouvent engagés, des deux côtés, la fortune, l'honneur, peut-être la vie.

ARTHUR.

Pour la seconde fois, madame la comtesse, je cesse de vous comprendre.

JEANNE.

Je connais votre position, monsieur.

ARTHUR.

C'est un avantage que vous avez sur moi; vous m'avez dit que je ne connaissais pas la vôtre.

JEANNE.

Vous connaissez au moins ma fortune : c'est l'important. Combien voulez-vous?

ARTHUR.

En dot?

JEANNE.

Non, monsieur, en dédommagement de la dot.

ARTHUR.

Pour qui me prenez-vous, madame?

JEANNE.

Pour un homme qui a besoin d'argent, et qui en veut à tout prix.

ARTHUR.

Vous vous trompez, madame la comtesse. Je suis un honnête

homme et je fais passer l'honneur avant la fortune. Je ne demande rien à personne, et je n'accepterais de personne un argent mal acquis. S'il me fallait choisir entre la dot et la main de mademoiselle votre fille, je n'hésiterais pas à me marier sans un sou.

JEANNE.

C'est que vous savez, monsieur, combien j'aime ma fille. Vous savez qu'en tout cas, eût-elle épousé le dernier des hommes, je ne la laisserais pas languir dans la misère à côté de ma fortune. (Elle passe à gauche.)

ARTHUR.

Si injurieuses que soient vos suppositions, madame, si blessantes que soient vos paroles, je n'y répondrai pas. Je ne voudrais pour rien au monde vous manquer de respect, et je vous demande la permission de me retirer. (Il salue et s'éloigne.)

JEANNE, le rappelant.

Monsieur! (Arthur revient peu à peu sur ses pas.) Monsieur, je vous demande pardon d'un emportement que je regrette déjà; que ma douleur excuse mon injustice. (Elle tombe assise près de la table à gauche.)

ARTHUR.

Merci, madame.

JEANNE.

C'est à votre loyauté, en effet, c'est uniquement à votre générosité que j'aurais dû m'adresser; c'est à elle que je m'adresse. Entendez l'appel d'une femme qui veut toujours être votre amie; exaucez une mère qui vous prie, monsieur, qui vous supplie à genoux de donner le bonheur à sa fille en lui rendant la liberté. Cette grâce que je vous demande en pleurant, monsieur, ne me la refusez pas. Au nom de l'honneur, au nom de mon unique enfant, pour qui je vous implore, prenez pitié de mon désespoir, et vous pourrez à jamais compter sur une reconnaissance inaltérable et sur un dévouement sans bornes! (Elle se jette aux genoux d'Arthur.)

ARTHUR, relevant Jeanne.

Relevez-vous, madame. Vous me rendez confus : ce n'est point à vous de vous humilier devant moi; c'est à moi plutôt de me mettre à vos pieds. Relevez-vous, de grâce, et permettez-moi de terminer une entrevue pénible autant qu'inutile.

JEANNE.

Inutile, dites-vous?

ARTHUR.

Vous reconnaissez vous-même que ce n'est pas moi qui ai créé cette situation : il ne m'appartient donc pas de la changer.

JEANNE.

A qui donc?

ARTHUR.

A vous, ou à ma mère. Je n'ai fait qu'accepter avec joie, il est vrai, les arrangements que vous aviez pris ensemble. S'il vous convenait à toutes deux d'adopter des résolutions différentes, je vous promets d'avance de m'y conformer. C'est assez vous prouver ma déférence et ma bonne volonté.

JEANNE, avec mépris.

Allons, monsieur, décidément vous n'avez pas de cœur.

ARTHUR, impassible.

J'espère vous prouver le contraire, madame, en rendant votre fille heureuse. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II

JEANNE, CÉCILE.

CÉCILE, accourant vers Jeanne.

Eh bien! ma mère?

JEANNE, embrassant Cécile.

Ma pauvre enfant!

CÉCILE.

Tout espoir est perdu?

JEANNE.

De ce côté, du moins.

CÉCILE, avec un cri de désespoir.

Ah! Régis!

JEANNE.

Tu l'aimes donc bien?

CÉCILE.

Cent fois plus que moi-même, autant que toi.

JEANNE.

Maintenant?

CÉCILE.

Et toujours!

JEANNE.

Qui peut répondre de l'avenir?

CÉCILE.

Mon cœur. Je n'ai aimé que Régis, je n'aimerai que lui.

JEANNE.

Et l'autre?

CÉCILE.

La religion défend la haine, ma mère, et je tâche de ne haïr personne.

JEANNE.

Mais plus tard, peut-être, s'il devenait ton mari (mouvement de Cécile.) peut-être ton indifférence se changerait-elle en affection?

CÉCILE.

Puisque je ne l'aime pas maintenant qu'il ne m'a fait aucun mal, comment l'aimerais-je quand il aurait fait le malheur de ma vie?

JEANNE.

Ainsi, en aucune circonstance et pour aucun motif, tu ne consentirais à l'épouser?

CÉCILE.

De mon plein gré, jamais et pour rien au monde. Mais je dois obéissance à mon père, et, quelle que soit sa volonté, j'obéirai.

JEANNE.

Mais tu souffriras beaucoup?

CÉCILE.

Beaucoup, ma mère, mais pas longtemps.

JEANNE.

Tu en mourrais?

CÉCILE.

Je l'espère.

JEANNE.

Ah! pauvre enfant! (Elle embrasse Cécile en pleurant.) Pauvre mère!

CÉCILE.

Tu as raison de te plaindre, et je te plains aussi. Tu dois bien souffrir de me voir si malheureuse.

JEANNE.

Trop. Je ne puis supporter l'idée de ton malheur, et je ferai tout pour t'y soustraire.

CÉCILE.

Quoi?

JEANNE.

Je tenterai l'impossible.

CÉCILE.

Comment?

JEANNE.

Ne m'interroge pas et fie-toi à moi.

CÉCILE.

Comme à Dieu.

JEANNE.

J'ai une grâce à te demander.

CÉCILE.

Une grâce!

JEANNE.

Promets-moi, quoi qu'il arrive, quoi qu'on puisse te dire, quels que soient les reproches qu'on m'adresse, quelles que soient les accusations qu'on porte contre moi...

CÉCILE, l'interrompant.

Qui?

JEANNE.

N'importe.

CÉCILE.

Quel mal peut-on dire de toi, ma mère, qui ne soit une calomnie?

JEANNE.

Suppose des apparences sérieuses, des preuves convaincantes; suppose la vérité, une vérité terrible!

CÉCILE.

Eh bien?

JEANNE.

Promets-moi, mon enfant, jure-moi de ne jamais haïr, de ne jamais mépriser ta mère.

CÉCILE, avec un triste sourire.

Je promets sans crainte et je tiendrai parole sans mérite.

JEANNE, l'embrassant avec transport.

Tu es une bonne, brave et noble fille. Adieu.

CÉCILE.

Adieu, ma mère; adieu, ma providence! (Elle rentre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE III

JEANNE, seule.

(Elle sonne. Le Valet de chambre paraît à la porte du fond.)

La voiture! (Le Valet de chambre sort. Jeanne met son châle et son chapeau en marchant avec agitation.) Je suis fixée, maintenant, je suis tranquille : je n'ai plus à consulter que mon désespoir. Ils veulent la guerre : ils l'auront, terrible! Tous les moyens leur sont bons pour m'attaquer : tous les moyens me seront bons pour me défendre, pour me défendre et me venger. (Elle remonte vivement vers le fond, et rencontre Régis sur le seuil de la porte.)

SCÈNE IV

JEANNE, RÉGIS.

RÉGIS.

Pardon, madame la comtesse : je vous dérange.

JEANNE, ôtant son chapeau et son châle qu'elle dépose sur la console de gauche.

Au contraire : j'allais chez vous.

RÉGIS, s'avançant.

Chez moi?

JEANNE.

Oui, monsieur le comte; j'allais au-devant de l'explication que vous venez me demander.

RÉGIS.

Vous avez deviné le motif de ma visite.

JEANNE.

Ce n'était pas difficile. Tout d'un coup, au moment où vous deviez le moins vous y attendre, contre toute justice, contre toute bienséance, sans avertissement, sans préparation, sans motif, on a rompu vis-à-vis de vous un engagement sacré; on a méconnu vos droits et brisé vos espérances; on vous a fait, en un mot, avec le tort le plus grave, l'injure la plus sanglante et la plus imprévue.

RÉGIS.

Je ne viens pourtant, madame, ni me venger, ni me plaindre. La parole que vous avez bien voulu me donner n'engageait que vous et ne vous engageait que dans la limite de votre pouvoir. Je sais mieux que personne et j'ai toujours pratiqué de mon mieux le respect dû à la puissance paternelle. Monsieur le comte Rovenkine est chef de famille et ne doit compte qu'à Dieu de son autorité. Il ne m'avait rien promis; il ne me connaît pas : il ne me doit rien. Loin de moi le pensée de lui adresser un reproche ou seulement une plainte. Je n'en ai pas plus la volonté que le droit. La douleur ne me rend pas injuste.

JEANNE, à part.

Noble cœur! et que Cécile a raison de l'aimer!

RÉGIS.

Je viens seulement vous demander, madame, et je vous prie instamment de me répondre en toute sincérité, je viens vous demander si j'ai mérité en quelque chose, si je me suis attiré par ma faute la réprobation qui me frappe...

JEANNE, l'interrompant brusquement.

Vous!

RÉGIS, continuant du même ton.

Ou si je ne dois attribuer mon malheur qu'à la destinée.

JEANNE.

Hélas !

RÉGIS.

Parlez, madame, parlez franchement, je vous en conjure. A-t-on découvert quelque tache dans ma vie? Ai-je à me reprocher quelque faiblesse indigne du nom que je porte et que devait porter votre fille?

JEANNE.

Je ne sais et ne pense de vous, monsieur le comte, que du bien.

RÉGIS.

Je puis donc me rendre ce témoignage que je n'ai démérité ni de vous ni de moi-même.

JEANNE.

Certes !

RÉGIS.

Je puis donc croire aussi, je puis espérer n'avoir perdu ni votre estime ni celle de mademoiselle votre fille?

JEANNE.

En fait de bons sentiments, monsieur le comte, vous n'avez rien perdu.

RÉGIS.

Merci, madame, c'est tout ce que je voulais savoir. Je pars le cœur brisé, mais la conscience tranquille. Croyez bien que ni l'exil ni les années, rien n'affaiblira ma reconnaissance envers vous, ni mon affection... (Il s'arrête suffoqué par les larmes.) Adieu, madame.

JEANNE, le saisissant par le bras.

Voulez-vous nous sauver?

RÉGIS.

Vous sauver ?

JEANNE.

Au péril de la vie !

RÉGIS.

Au prix de ma vie, madame, et je mourrai content.

JEANNE.

Connaissez-vous votre rival?

RÉGIS.

Le marquis de Laverdac?

JEANNE.

Le marquis de Laverdac n'est marquis que du chef de sa mère, la fille Rose Marquis, native de Laverdac, arrondissement de Libourne, actuellement marchande à la toilette sous les piliers du Temple (Elle passe à droite.)

RÉGIS.

Il renie donc son nom pour usurper un titre?

JEANNE.

Comme il renie sa mère pour inventer des aïeux.

RÉGIS.

Et c'est à un pareil homme que le comte Rovenkine donne sa fille?

JEANNE.

Le comte n'était pas libre.

RÉGIS.

Comment?

JEANNE.

Il n'a cédé qu'à la menace.

RÉGIS.

A quelle menace peut donc céder un homme de cœur?

JEANNE.

L'infâme a trouvé dans sa honteuse industrie le moyen de nous perdre.

RÉGIS.

De quelque industrie voulez-vous parler, madame? Je le croyais journaliste.

JEANNE.

Il est journaliste à peu près comme il est marquis, par contrebande. Il vend des paroles et fabrique des nouvelles; il annonce et dénonce. Grâce à des relations inconnues et suspectes, il a découvert un secret terrible.

RÉGIS.

Un secret politique?

JEANNE.

Justement.

RÉGIS.

Une conspiration peut-être?

JEANNE.

Et, vous le savez, une conspiration découverte, en Russie...

RÉGIS.

C'est bien, madame, j'en sais assez. (Il fait un mouvement vers la porte du fond.)

JEANNE, entr'ouvrant la porte.

Attendez! le voici qui arrive avec sa mère.

RÉGIS, s'arrêtant.

Sa mère?

JEANNE, se rapprochant de Régis.

Pas d'imprudence! un mot peut nous perdre.

RÉGIS.

Soyez tranquille, les prétextes ne manquent pas.

JEANNE.

Bien. (Elle s'avance rapidement vers la porte de droite.) Vous ne m'avez pas vue.

RÉGIS.

C'est entendu : je vous attends ainsi que monsieur le comte Rovenkine.

JEANNE.

Je vais le chercher.

RÉGIS, l'arrêtant du geste au moment où elle franchit le seuil de la porte.

Madame!... n'amenez pas votre fille.

JEANNE.

Je n'aurais garde. (Elle sort par la droite. Arthur entre au fond. Les deux jeunes gens se mesurent un moment du regard et finissent par se saluer froidement. Rose paraît ensuite, son carton sous le bras.)

SCÈNE V

RÉGIS, ARTHUR, ROSE.

ROSE, bas à Arthur qui feuillette un album sur la table.

Le comte ici! on machine quelque chose contre nous.

ARTHUR, bas à Rose, sans se détourner.

Nous verrons bien.

ROSE, avec inquiétude.

J'aimerais mieux rester seule ici pour veiller à l'affaire.

ARTHUR.

M'en aller maintenant! j'aurais l'air de reculer devant mon rival.

ROSE.

S'il allait te chercher querelle!

ARTHUR.

Tant pis pour lui!

ROSE, avec fierté.

Tu ne le crains pas?

ARTHUR.

Je ne crains personne quand je suis dans mon droit. Et j'aurai soin, s'il y a lieu, de laisser tous les torts à mon adversaire. (Pendant toute cette scène, Régis reste à l'écart, assis devant la cheminée.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SMOLOFF, DEUX INVITÉS. (Le Valet de chambre introduit les nouveaux arrivants, et se retire emportant le châle et le chapeau que Jeanne a déposés sur la console à gauche.)

SMOLOFF, serrant la main d'Arthur.

Ah! marquis, je vous félicite de votre activité. Vous connaissez le prix du temps et vous battez le fer... (Apercevant Rose.) Quelle est cette dame?

ARTHUR, interdit.

Cette dame?

ROSE, intervenant brusquement.

Je suis marchande de nouveautés, de hautes nouveautés.

C'est moi qui fournis le trousseau de la mariée; et je me recommande à monsieur le baron pour la première occasion, lorsqu'il aura besoin d'une corbeille de noces.

LE BARON.

Vous me connaissez?

ROSE.

Si je ne connaissais pas un homme aussi répandu que monsieur le baron, je ne saurais pas complétement mon métier. (Elle fait la révérence et s'éloigne.)

LE BARON, à Arthur.

La gaillarde a de l'aplomb et du caquet. (Lorgnant Rose.) Elle a dû être jolie, autrefois; mais il y a trop longtemps. (Apercevant Régis, qui le salue.) Ah! pardon, monsieur le comte: je ne vous avais pas vu, et j'ajouterai que je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

RÉGIS, à Smeloff.

Monsieur le baron, je suis heureux de vous rencontrer; j'avais besoin d'un témoin.

ROSE, à demi-voix, dans le fond.

D'un témoin? (Arthur, qui se trouve près d'elle, la fait asseoir dans le fond, à droite.)

LE BARON, à demi-voix, à Régis.

Il ne s'agit pas d'une provocation?

RÉGIS, souriant, à haute voix.

Loin de là. C'est ma visite d'adieu; et je compte faire, en partant, les déclarations les plus satisfaisantes pour tout le monde.

LE BARON.

Tant mieux! je suis par tempérament ami de la paix.

ARTHUR, bas à Rose.

Vous voyez, ma mère, qu'il n'y a rien à craindre. Vous pouvez vous retirer sans inquiétude.

ROSE, bas à Arthur.

Je ne me fie pas aux apparences : je veux tout voir et tout entendre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PLATON, JEANNE.

ROSE, à Jeanne, qui entre à droite, donnant le bras à Platon.

Madame la comtesse, je suis venue pour le trousseau : puis-je attendre ?

JEANNE, avec intention.

Oui, attendez.

RÉGIS, s'avançant vers Platon.

Monsieur le comte, je vous demande pardon de mon importunité. Mais je n'ai pas voulu quitter la France...

ROSE, à part, avec joie.

Il part !

RÉGIS.

Sans remercier madame la comtesse Rovenkine de toutes les bontés qu'elle a eues pour moi.

PLATON.

Remerciez, monsieur, remerciez. (Il va s'asseoir près de la cheminée.)

JEANNE, à Régis.

Vous ne me devez pas de remercîments pour ce que j'ai fait, monsieur le comte, et moi je vous dois des excuses pour ce que je n'ai pu faire. (Elle s'assied près de la table, à droite.)

RÉGIS.

En aucune façon, madame. Personne ici n'a rien à se reprocher envers moi. Je n'ai à me plaindre, je ne me plains de personne, et je ne puis m'en prendre de mon malheur qu'à moi-même. (Il s'assied de l'autre côté de la table.)

ROSE, à part.

Il est tout à fait gentil.

SMOLOFF, debout, près de la cheminée, bas à Platon.

Ma foi ! c'est perdre en beau joueur.

PLATON, bas à Smoloff.

Un parfait gentilhomme.

RÉGIS.

Ma mauvaise destinée m'a mis aux prises avec un rival trop redoutable, et je devais succomber dans une lutte inégale.

ARTHUR, qui causait avec un des invités, à droite.

Est-ce une raillerie, monsieur?

RÉGIS.

Bien au contraire, monsieur le marquis : c'est la constatation d'une vérité, malheureusement pour moi trop évidente, et que votre modestie pourrait seule mettre en doute. Vous avez de votre côté toutes les supériorités de talent, de naissance et de position.

ROSE, à part.

Parle-t-il sérieusement?

RÉGIS.

Moi, je ne sais rien que labourer la terre, et l'agriculture est un métier de paysan. Vous, monsieur, vous exercez une des professions les plus considérables et les plus considérées de notre époque.

PLATON, se levant.

Eh bien! on ne prend donc pas le thé? (Jeanne fait sonner le timbre. Le Valet de chambre parait au fond.) Le thé! et n'oubliez pas le rhum. (Le Valet de chambre se retire. L'Invité du groupe de droite passe à gauche.)

ARTHUR, à Régis.

Vous disiez, monsieur?...

RÉGIS.

La conversation vous intéresse donc, monsieur?

ARTHUR.

Beaucoup, monsieur. Vous alliez, je crois, parler de la littérature contemporaine?

RÉGIS.

En effet.

ARTHUR, s'asseyant sur le canapé.

Et peut-on vous demander ce que vous en pensez?

RÉGIS.

Beaucoup de bien, monsieur. Je ne suis pas de ces esprits

chagrins qui se font, au profit du passé, les détracteurs du présent. A chacun son tour dans la vie, à chacun sa part de soleil. Je suis avant tout le contemporain de mon siècle et le compatriote de mon pays. Respect à la gloire des aïeux! Bon courage aux hommes de bonne volonté! Que l'on suive Descartes, ou Molière et Corneille, ou Bossuet et même Voltaire, tout va bien, pourvu que l'on continue les grandes traditions de notre histoire; pourvu qu'on maintienne le rang de la France dans le concile des nations! (Il s'est levé sur les derniers mots.)

ARTHUR, se levant.

Un homme du métier n'aurait osé en dire autant et n'eût pu dire aussi bien. On serait heureux, monsieur, d'écrire comme vous parlez.

RÉGIS, se rasseyant.

Les enthousiasmes sincères sont parfois éloquents sans le savoir.

SMOLOFF, bas à Platon.

Bien paré, bien riposté.

PLATON, à demi-voix.

Oui. Je ne comprends pas très-bien.

ROSE, à part.

Où veut-il en venir? (Le valet de chambre apporte, sur un grand plateau d'argent, un thé complet, qu'il pose sur la table.)

SMOLOFF, s'approchant de Régis.

Ah çà! monsieur le comte, vous êtes donc aussi un fanatique de la gloire littéraire?

RÉGIS.

Oh! mon admiration ne va pas jusqu'à l'aveuglement, et sait distinguer la fonction des gens qui l'exercent. Là, comme ailleurs, il faut choisir : il y a hommes de lettres et hommes de lettres.

ARTHUR.

Comme il y a fagots et fagots. (Il se rassied sur le canapé.)

RÉGIS.

Oui, d'une part le bon bois, le bois sec et franc, qui brûle joyeusement dans l'âtre et de sa flamme généreuse éclaire la

nuit et réchauffe l'hiver; de l'autre, le mauvais bois, le bois humide et douteux, qui ne répand que de la fumée et je ne sais quelle bave impure qui ressemble au venin. Il y a l'écrivain loyal, qui fait de sa parole un enseignement, de sa vie un exemple, et, comme un bon soldat, combat et meurt sous son drapeau. Il y a l'autre, l'aventurier de plume. Celui-là écrit au hasard de la journée, sous la dictée de ses passions. Il a pour dieu l'Argent, et pour muse l'Envie. Le premier de tous les arts devient entre ses mains le dernier des métiers. Arrière-bâtard de ces insulteurs publics de l'ancienne Rome, il poursuit d'une égale clameur le triomphateur sur son char et le lutteur qui succombe dans l'arène. Pour se consoler de son obscurité, il aime à éclabousser la gloire; il se venge de son abjection en écrasant l'héroïsme tombé. Pourvoyeur attitré des curiosités dépravées, il tient boutique de diffamation, et, sur la voie publique même, il débite le scandale à tant le numéro. Aimez-vous la médisance? en voici. Préférez-vous la calomnie? en voilà. Le talent de l'artiste, la fortune du financier, la généreuse utopie du rêveur, l'honneur des hommes, la pudeur des femmes, tout sert d'aliment, tout sert de proie aux appétits dévorants de sa cupidité. Rachetez-vous, messieurs et mesdames : il faut payer tribut, sous peine de mort. Embusqué derrière les colonnes d'un feuilleton, notre homme guette les réputations au passage; et, la plume au poing, le chapeau tendu, il crie au voyageur effaré : La bourse ou la vie, s'il vous plaît! (Mouvement général. Jeanne, profondément émue, présente de la main gauche, machinalement et au hasard, une tasse de thé que personne n'attend.)

ROSE, avec empressement, à Jeanne, en prenant la tasse.

Permettez, madame la comtesse. (Bas, à Arthur, en lui remettant la tasse.) Mais il t'insulte!

ARTHUR, bas à Rose.

Me fâcher, ce serait me reconnaître; calmez-vous.

SMOLOFF, bas à Platon, qui est venu prendre sur la table une tasse de thé, plus le flacon de rhum.

Les cartes commencent à se brouiller.

PLATON.

Une partie de whist? (Il retourne s'asseoir près de la cheminée.)

RÉGIS, *venant prendre une tasse de thé, à Arthur.*

Qu'en dites-vous, monsieur le marquis?

ARTHUR.

Que vos portraits ne sont pas flattés.

RÉGIS.

Pourvu qu'ils soient ressemblants!

ARTHUR.

A qui ressemblent-ils donc?

RÉGIS.

N'y reconnaissez-vous personne?

ARTHUR, *se levant.*

Non. Et vous?

RÉGIS.

Amour-propre d'auteur, direz-vous; mais j'y reconnais facilement ceux que j'ai voulu peindre.

ARTHUR.

Nommez-les.

RÉGIS.

Ah! voilà le difficile.

ARTHUR.

Pourquoi?

RÉGIS.

Parce que, pour nommer un homme, il faut savoir son nom; et, pour qu'on le sache, il faut au moins qu'il en ait un. (*Arthur, près d'éclater, est arrêté par Rose, qui vient lui prendre la tasse des mains.*)

SMOLOFF, *à demi-voix, à Platon.*

Un boulet en pleine poitrine.

PLATON, *se retournant, à Smoloff.*

De quoi parlez-vous donc, baron? du siége de Sébastopol?

ROSE, *à l'oreille de Jeanne.*

Interviens donc; tu vois bien qu'il va y avoir une querelle.

JEANNE, *impassible, bas à Rose.*

Je n'y puis rien.

ROSE, *de même.*

Tu ne peux pas protéger ton gendre?

JEANNE, *de même.*

Et toi ton fils? Interviens toi-même.

ROSE, *de même.*

Que veux-tu que je dise? que veux-tu que je fasse?

JEANNE, *de même.*

Et moi? Je ne puis plus rien sur ce jeune homme, n'étant plus rien pour lui.

ROSE, *de même.*

Mais cette situation est affreuse.

JEANNE, *de même.*

Elle est ce que tu l'as faite.

RÉGIS, *au groupe de gauche.*

J'en puis ici, messieurs, parler tout à mon aise, sans crainte de choquer personne. Les Rovenkine ont fourni des hetmans aux plus anciennes guerres de l'Ukraine.

PLATON, *fièrement, en se levant, à Régis.*

Cinq hetmans!

RÉGIS.

Vasili Smoloff combattait à côté d'Ivan le Terrible, au siége de Kazan. (*Smoloff s'incline silencieusement.*) Parmi les chevaliers bannerets qui accompagnèrent Raymond de Toulouse à la première croisade figure glorieusement un sire de Laverdac, lequel monta des premiers à l'assaut de Jérusalem. (*A Arthur.*) C'est de celui-là, je suppose, que descend monsieur le marquis?

ARTHUR.

Vous êtes trop savant, monsieur le comte, pour que j'aie la prétention de vous rien apprendre, du moins en fait de généalogie.

RÉGIS.

Donc, tous tant que nous sommes ici, nous n'avons qu'à maintenir, si nous ne pouvons l'accroître, l'honneur des grands noms que nous ont légués nos ancêtres. Mais, pour ma part, et vous pensez tous comme moi, quand le destin m'eût été aussi contraire qu'il s'est montré favorable, fussé-je né dans les rangs les plus obscurs de la société, il me semble que je n'eusse jamais renié mon origine, si humble qu'elle pût être;

jamais je n'eusse détourné les yeux du berceau sur lequel aurait veillé ma mère. Le nom de mes parents m'eût été sacré quand même : honorable, j'eusse voulu l'honorer encore; même infâme, j'aurais essayé de le réhabiliter. Voilà ce que je pense, moi. Voilà ce que nous aurions fait, nous autres, bonnes gens que nous sommes Mais il y a des hommes dont l'âme supérieure plane au-dessus de ces vulgaires préjugés. Ils se débarrassent de leur famille comme d'une défroque gênante, et se fabriquent un nom, au lieu de le faire. On ramasse un titre n'importe où, dans l'histoire ou dans la géographie : il n'y a qu'à choisir; et, le déguisement complété, on se promène fièrement dans la vie, comme dans un carnaval.

ROSE, avec une explosion de colère, s'élançant vers Régis.

Ah! monsieur, c'est trop fort! (Mouvement général.)

RÉGIS, avec un dédain glacial.

De quoi se mêle cette femme? Vous vous êtes trompée de porte, ma chère : ce n'est pas ici l'antichambre.

ARTHUR, s'élançant vers Régis.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

RÉGIS, froidement.

Pourquoi donc?

ARTHUR, montrant Rose, qui est descendue à gauche.

Vous insultez ma mère.

RÉGIS.

Allons donc, monsieur! vous comprenez enfin.

ARTHUR, comme foudroyé.

Oui, monsieur, je comprends enfin, grâce à vous, l'énormité de ma faute; et, si dure que soit la leçon, je vous en remercie. Au lieu de confesser publiquement, au lieu de proclamer, comme une gloire, cette maternité sublime, qui grandissait incessamment dans le sacrifice, misérable apostat de famille, je l'ai reniée comme une honte. O ma mère! je vous demande pardon. (Il se prosterne aux pieds de Rose.)

ROSE, l'embrassant.

Arthur, mon enfant! mon fils bien-aimé! (Une pause.) Mais,

quoi! je te laisse faire, et tu t'abaisses devant tout ce monde. (*Elle cherche à le soulever dans ses bras.*)

ARTHUR, *toujours à genoux.*

Non! je ne m'abaisse pas, ma mère, je me relève.

RÉGIS.

Vous avez raison, monsieur, et je vous estime assez maintenant pour croiser l'épée avec vous. (*Il lui tend la main.*)

ARTHUR, *serrant la main de Régis.*

Merci, monsieur.

ROSE, *éplorée.*

Se battre, ils vont se battre? (*Mouvement parmi les assistants. Jeanne les contient tous du geste ou du regard.*)

ARTHUR.

Silence, ma mère! laissez-moi sauver ce qui me reste d'honneur. (*Allant à Régis, qui est sur le devant, à droite.*) Monsieur, vous m'avez mortellement frappé dans mon amour, dans mes espérances, dans mon orgueil, dans ma mère. Vous portez la responsabilité d'une vie qui s'écroule. Peu m'importe de tomber, pourvu qu'en tombant je vous écrase. J'ai la tranquillité d'un homme qui cherche, non à vivre, mais à tuer. Et, quelle que soit l'issue du combat, j'y gagnerai toujours quelque chose, ou votre mort, ou la mienne. Maintenant, si le cœur vous en dit, monsieur le comte, je suis tout à vos ordres.

RÉGIS.

Fort bien, monsieur. Mon amour est au niveau de votre haine. Venez! (*Il s'élance vers la porte du fond.*)

ROSE, *saisissant Arthur dans ses bras.*

Non, je ne veux pas!

ARTHUR.

Il le faut.

ROSE.

Reste ici, je t'en supplie, Arthur; reste avec moi.

ARTHUR, *se débattant.*

Ne me retenez pas, ma mère : vous me perdez.

ROSE.

Non. Il est encore temps. Écoute.

JEANNE.

Quoi?

ROSE.

Empêche ce duel, et je ferai ce que tu voudras.

JEANNE.

Il faut renoncer à ce mariage, t'éloigner avec ton fils, et me garder le secret.

ROSE.

Je consens à tout.

JEANNE.

Jure.

ROSE.

Sur la tête de mon enfant!

JEANNE.

J'essayerai.

ROSE.

Arrange-toi. Car s'il meurt, je le vengerai certainement.

JEANNE.

Hâtons-nous donc; il y va du bonheur de ma fille!

ROSE.

Et de la vie de mon fils! (Elles sortent par le fond.)

SCÈNE IX

PLATON, seul.

(Minuit sonne à la pendule. On voit s'élever au-dessus du fauteuil deux grands bras qui s'étirent. Platon se lève lentement, bâille, se frotte les yeux, regarde tour à tour le salon vide et la pendule qui sonne, et finit par consulter sa montre.)

Minuit : je vais me coucher. (Il prend le flacon de rhum sur la cheminee et se dirige vers la porte de droite.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Le décor du premier acte. — Neuf heures du matin.

SCÈNE I

PLATON, LE VALET DE CHAMBRE.

PLATON, en robe de chambre et en pantoufles, entre à pas de loup par la petite porte masquée de gauche, et regarde avec précaution de tous côtés. Le Valet de chambre, entré derrière lui, s'arrête sur le seuil.

La comtesse... pas rentrée?

LE VALET DE CHAMBRE, s'avançant vers Platon.

J'ai eu l'honneur de dire à monsieur le comte que madame la comtesse était rentrée vers les quatre heures du matin.

PLATON.

Mais sortie depuis?

LE VALET DE CHAMBRE.

Avant le jour, monsieur le comte.

PLATON.

Allée où?

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame la comtesse a donné l'ordre au cocher de la conduire d'abord au bois.

PLATON.

Quel bois?

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le comte, à Paris, lorsqu'on dit le bois, ça veut dire le bois de Boulogne.

PLATON.

Loin?

LE VALET DE CHAMBRE.

A une lieue, monsieur le comte.

PLATON.

Grand?

LE VALET DE CHAMBRE.

Très-grand, monsieur le comte, et très-joli. Il y a un lac naturel alimenté par une pompe à feu, avec des poissons rouges élevés au collége de France.

PLATON.

Poissons bien élevés?

LE VALET DE CHAMBRE.

Parfaitement, monsieur le comte. Ils savent...

PLATON, *interrompant brusquement.*

Bavard! (*Le valet de chambre s'arrête interdit.*) Faites entrer le sommellier.

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, monsieur le comte. (*A part, en s'éloignant.*) En voilà un Cosaque! (*Il sort par la porte de droite.*)

PLATON, *seul, s'asseyant à cheval sur une chaise.*

Que prendrai-je? (*Entre le sommellier à droite.*)

SCÈNE II

PLATON, LE SOMMELLIER.

LE SOMMELIER, *s'approchant à pas comptés.*

Son Excellence m'a fait l'honneur de me demander?

PLATON.

Oui: ensemble... étudier... vins de France.

LE SOMMELLIER.

Votre Excellence ne pouvait mieux s'adresser. Nous avons la première cave de Paris, tous vins de premier choix et des meilleures années.

PLATON.

Naturels?

LE SOMMELLIER.

Votre Excellence veut rire. Nous ne recevons ici que des lords anglais et des princes russes, ce qu'il y a de mieux dans la noblesse européenne, et nous rougirions de servir à notre illustre clientèle des produits sophistiqués. C'est bon pour les gargotes et les gens de province.

PLATON.

Français... tous les mêmes !

LE SOMMELLIER, souriant agréablement.

Hé ! hé ! hé !

PLATON, l'arrêtant d'un regard sévère.

Paix !... Qu'avez-vous de meilleur ?

LE SOMMELLIER.

Tout !

PLATON.

Et de passable... dans le meilleur ?

LE SOMMELLIER, avec volubilité.

Dans les grands Bordeaux rouges, nous avons le grand Château-Margaux, mil huit cent trente-quatre ; le grand Château-Laffitte, mil huit cent quarante-quatre, retour de l'Inde ; dans les grands Bordeaux blancs, nous avons le grand Sauterne Lursaluces, mil huit cent trente-sept, et le grand Sauterne Château-Yquem, mil huit cent quarante-cinq, raisin égrainé, sur facture En fait de grands Bourgognes, je me permettrai de recommander particulièrement à Son Excellence le grand Clos-Vougeot, cachet Ouvrard ; le grand Romanée gelé, ainsi que le grand Chambertin de la comète. Parmi les grands Champagnes...

PLATON, avec mélancolie.

Grands vins... petites bouteilles !

LE SOMMELLIER, avec dignité.

Monsieur le comte, le nectar ne se vend pas au litre.

PLATON, lui imposant silence de la main.

Réfléchir !... Pas de vin rouge à jeun.

LE SOMMELLIER, empressé.

Nous avons...

PLATON, avec autorité.

Silence!... M'apporterez... Sillery sec.

LE SOMMELLIER, tournant les talons.

A l'instant, monsieur le comte.

PLATON.

M'apporterez... Château-Yquem.

LE SOMMELLIER.

Très-bien, monsieur le comte.

PLATON.

M'apporterez... Ermitage blanc.

LE SOMMELLIER.

Grand Ermitage blanc, véritable extrait de pierre à fusil.

PLATON, se levant.

Allez.

LE SOMMELLIER, s'éloignant rapidement.

Je reviens, monsieur le comte.

PLATON.

Garçon!

LE SOMMELLIER, s'arrêtant.

Monsieur le comte?

PLATON.

M'apporterez... au lieu d'une bouteille Sillery sec, deux... avec Cognac pour digestion.

LE SOMMELLIER.

Cognac, fine champagne, cinquante ans de fût, velours de l'estomac. (Il sort à droite.)

PLATON, seul, s'asseyant à droite, et se frottant joyeusement les mains.

Une heure de bon temps! (Cécile entre par la porte principale de gauche, pâle, fatiguée, désolée.)

SCÈNE III

PLATON, CÉCILE.

CÉCILE, accourant vers Platon.

Oh! mon père, soutenez-moi!

PLATON, froidement.

Qu'est-ce qui vous prend?

CÉCILE.

Je succombe.

PLATON.

Malade?... sonner femme de chambre, mettre au lit, mettre au lit.

CÉCILE.

Je suis folle de terreur et de désespoir.

PLATON.

Pourquoi?

CÉCILE.

En ce moment, peut-être, il meurt!

PLATON.

Qui?

CÉCILE.

Merci de vos ménagements, mon père, mais il est inutile de feindre : je sais tout.

PLATON.

Quoi?

CÉCILE.

J'ai tout entendu, cette affreuse querelle, ce défi, ces menaces de mort. J'aurais voulu m'élancer entre eux pour les séparer; mais la force et la voix m'ont manqué. Je suis tombée sans connaissance; et quand je me suis relevée... Ah! quelle nuit!

PLATON.

Écouter aux portes... voilà!

CÉCILE.

Pardonnez-moi, mon père! il s'agissait de mon bonheur et de sa vie, qui est la mienne.

PLATON.

Paroles inconvenantes; retirez-vous. (Il se lève et passe à gauche.)

CÉCILE, avec un étonnement douloureux.

Quoi! ne pouvez-vous rien, mon père, rien pour me soutenir, rien pour me consoler?

PLATON.

Rien !... Faible mortel, pauvre pécheur !... Implorer la Providence dans votre chambre... Allez, allez, mademoiselle ! contrariez pas votre père. (Il revient à droite.)

CÉCILE, pleurant.

Ah ! si du moins ma mère était là ! (Elle s'éloigne par la gauche.)

PLATON, avec amertume.

. Pas un moment tranquille ! (Apercevant le sommellier, qui entre à droite avec un plateau chargé de verres et de bouteilles, il s'empresse joyeusement à sa rencontre. Tout à coup il se trouve en face de Jeanne, qui entre sur les pas du sommellier, et s'arrête un moment stupéfié. Mais celle-ci, absorbée dans de sombres pensées, se débarrasse de son châle et de son chapeau, sans faire attention à ce qui se passe autour d'elle. Platon profite de sa préoccupation pour opérer une retraite savante, et s'éloigne à reculons avec le sommellier, qu'il masque à la fois de son corps et de sa robe de chambre.) Comtesse... tout mon possible pour consoler votre fille... mais n'entend pas raison, pas du tout raison. (Il sort avec le sommellier par la petite porte de gauche.)

SCÈNE IV

JEANNE, CÉCILE.

CÉCILE, courant vers Jeanne.

Eh bien ? ma mère, quelles nouvelles ?

JEANNE, avec découragement.

Je ne sais rien. (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche.)

CÉCILE, la suivant.

Rien ? c'est impossible Tu veux me cacher un malheur. A quoi bon ? je finirai toujours par le savoir. Il vaut mieux me dire la vérité tout de suite : je te promets d'avoir du courage. Mais parle, maman, parle, je t'en supplie ; ne me laisse pas dans cette affreuse incertitude.

JEANNE.

Je ne sais rien, mon enfant. Je suis allée chez lui, chez l'autre, au bois de Boulogne, au Champs de Mars, à Vincennes, à Montmartre, partout où j'avais chance de les rencontrer ; j'ai interrogé la police, les passants, les cochers, tout le monde : personne ne les a vus, et je n'ai pu rien savoir.

CÉCILE.

Ah ! que faire, maman, que faire ?

JEANNE.

Attendre et prier.

CÉCILE.

Mon Dieu ! prenez ma vie, mais épargnez la sienne !

SCÈNE V

LES MÊMES, RÉGIS.

RÉGIS, *entrant à droite, le bras en écharpe.*

Cécile !

CÉCILE, *courant à Régis.*

Régis ! vous êtes blessé ?

RÉGIS.

Ce n'est rien.

JEANNE.

Et... lui ?

RÉGIS, *avec une gravité douloureuse.*

On l'a transporté dans son appartement.

JEANNE.

Blessé... grièvement ?

RÉGIS, *détournant la tête.*

C'est horrible de penser qu'on a tué un homme.

JEANNE.

Mort !

RÉGIS.

Mais j'avais à défendre à la fois, vous le savez, madame, mon amour et votre liberté. (*Une pause.*)

JEANNE, *d'une voix sourde.*

Ils l'ont voulu. (*A Régis.*) Maintenant, il faut partir.

RÉGIS.

Partir ?

JEANNE.

Sans retard.

RÉGIS.

Pourquoi?

JEANNE.

Pour éviter les suites de l'affaire.

RÉGIS.

Je n'ai jamais reculé devant mes actes. Ce duel malheureux, vous savez qu'il était nécessaire, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a été loyal.

JEANNE.

Je sais, monsieur le comte, que vous n'avez rien à redouter de la justice, ni de l'opinion; mais il me semble que notre délicatesse à tous aurait à souffrir d'un mariage célébré ici même, en de pareilles circonstances.

RÉGIS.

Vous avez raison, madame la comtesse, et je suis à vos ordres.

JEANNE.

Très-bien! (Régis se met à causer à voix basse avec Cécile. — A part, en faisant sonner le timbre placé sur le petit guéridon, à droite.) Je lui échapperai. (Au Valet de chambre qui ouvre la porte de droite.) Nous partons dans deux heures. En attendant, je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous! (Pendant que le Valet de chambre écoute les ordres de Jeanne, Rose entre derrière lui, pâle, affaissée, les bras pendants, les yeux hagards, sans rien voir, sans rien entendre. Le Valet de chambre, en la voyant passer, s'élance vers elle pour l'éconduire. Régis l'arrête et le renvoie d'un geste impérieux.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE.

JEANNE, apercevant Rose, à part.

La voilà! Tout est perdu!

ROSE. (Elle promène lentement les yeux autour de la chambre, et regarde tour à tour, Cécile avec une morne tristesse, Jeanne avec une rage concentrée, Régis avec une épouvante mêlée d'horreur; puis elle s'assied sur le canapé, se cache brusquement la tête dans les mains et se met à sangloter. Long silence. Enfin, d'une voix sourde et brisée, elle commence à parler.)

J'avais mis vingt ans à l'élever; j'avais, pendant dix ans,

pleuré son absence et attendu son retour; je l'avais retrouvé hier, plus aimant et plus aimé que jamais, et je viens en un instant de le perdre pour toujours. Je l'ai vu sur son lit, pâle, sanglant et déjà transfiguré. J'ai touché du doigt le trou que l'épée avait fait dans sa poitrine; j'ai senti son sang couler sur mes mains : il y en a encore. (Elle couvre ses mains de baisers frénétiques et se tait un moment, suffoquée par l'émotion.)— Tout espoir est-il perdu? —ai-je demandé en tremblant. Le médecin a détourné la tête, et lui, le pauvre enfant! il m'a du doigt montré le ciel. — Puisque je ne puis te sauver, — me suis-je écriée, folle de douleur et de rage, — Arthur, du moins, je te vengerai! (Elle se lève brusquement.)

JEANNE, allant à Cécile.

Retire-toi, Cécile! Retirez-vous, monsieur le comte, je vous en supplie.

RÉGIS.

Que craignez-vous, madame? Elle est si malheureuse! laissons-la se plaindre.

ROSE, continuant sans avoir rien entendu.

Il a tourné la tête vers moi et m'a répondu d'une voix si faible et si douce : — Pas de vengeance, mère! Il faut laisser la justice à Dieu, qui peut tout et sait tout. Nous, misérables créatures, ne pensons qu'à l'indulgence et au repentir. Allez dire à mon adversaire que je lui pardonne; à la comtesse, que je lui demande pardon du chagrin que je lui ai fait; à la jeune fille, que je la supplie de prier pour moi, parce que Dieu entend la prière des anges.— Il m'a regardée en souriant, et... je suis restée toute seule.

RÉGIS, à demi-voix.

Pauvre femme! (On entend tout à coup éclater la voix de Platon qui chante à tue tête dans la chambre à gauche:)

Voici l'hiver! Sous la neige et le givre
Le sol frissonne et la sève s'endort;
L'oiseau plus loin s'en va chanter et vivre;
Joie et chaleur, terre et ciel, tout est mort.
Mais dans la cave un dieu tout-puissant veille,
Qui va nous rendre amour, printemps, espoir;
Le vin fermente au fond de la bouteille,
Et le soleil reparaîtra ce soir.

ROSE.

Qui chante?

JEANNE, stupéfaite.

Je ne sais pas.

ROSE.

Hélas! moi aussi j'ai chanté quand d'autres pleuraient. (Une nouvelle pause, pendant laquelle on entend retentir plus fortement la chanson bachique de Platon. — Jeanne entre précipitamment dans la chambre à gauche. — A Cécile.) Mademoiselle, vous voudrez bien, pas vrai? prier pour lui?

CÉCILE, s'élançant vers Rose.

Ah! madame, de tout mon cœur!

ROSE.

Merci! vous êtes une bonne fille. Ce n'est pas votre faute à vous, tout ça : personne ne doit vous en vouloir. Moi aussi je prierai pour votre bonheur et j'espère que Dieu m'exaucera : on dit qu'il prend en pitié ceux qui se repentent; et je veux faire pénitence, pour sauver l'âme de mon fils. Voulez-vous m'embrasser, mon enfant? Oh! n'ayez pas honte de moi, je vais me faire sœur de charité. (Elle embrasse Cécile qui s'est jetée à son cou.) Votre mère est bien heureuse! (Elle sort à pas lents, accompagnée de Cécile, qui la soutient en pleurant avec elle. Régis, accablé, va s'asseoir dans la demi-rotonde du fond, et, la tête appuyée sur la main gauche, reste absorbé dans une morne tristesse. On entend un bruit de cristaux brisés; et Platon, à moitié ivre, entre à pas précipités, une bouteille dans une main, un verre dans l'autre, suivi par Jeanne, qui fait des efforts désespérés et inutiles pour le retenir.)

SCÈNE VII

RÉGIS, au fond; JEANNE, PLATON.

PLATON, avec colère.

Ne me poussez pas à bout, de par tous les diables! car si une fois je me déchaîne!... (Avec un calme affecté.) Je vous laisse vivre à votre guise, laissez-moi vivre à la mienne. Je vous ai donné mon nom; mais je ne vous ai pas vendu ma liberté.

JEANNE, apercevant Régis qui se lève, saisit le bras de Platon et lui dit d'une voix basse et menaçante.

Prenez garde à vous, comte Rovenkine!



PLATON, dégageant brusquement son bras.

Je remplis honnêtement les conditions du marché. Je me tiendrai en cérémonie devant le monde; mais je veux boire et chanter chez moi, tout seul. Je ne fais de tort à personne. Je suis un homme libre, moi.

JEANNE, d'un ton suppliant.

Par respect, par pitié pour votre fille!

PLATON.

Qui ça ma fille? mademoiselle Cécile? C'est bien de l'honneur que vous me faites : vous me prenez pour le prince Boris.

RÉGIS, d'une voix tonnante.

Et c'est pour cela que l'on m'a fait tuer un homme!

PLATON, avec un étonnement mêlé d'admiration.

Vous avez tué un homme, vous?... Quel gaillard! (Il s'assied près du petit guéridon où il dépose la bouteille et le verre, et se met à boire tranquillement.)

JEANNE, se cachant la figure dans les mains.

Mon Dieu! dans quel abîme suis-je tombée! (Régis, après un moment de prostration, va brusquement prendre son chapeau.) Vous partez?

RÉGIS.

Je n'ai plus rien à faire ici.

JEANNE.

Et rien à dire?

RÉGIS.

Rien. (Il s'éloigne.)

JEANNE, l'arrêtant du geste.

Quoi! pas un mot pour elle?

RÉGIS.

Un seul : adieu!

JEANNE.

Vous ne l'aimez plus?

RÉGIS.

Si fait, comme une morte.

JEANNE.

Mais ce n'est pas sa faute, à elle!

RÉGIS.

Est-ce la mienne?

JEANNE.

Alors, pourquoi vous punir tous les deux d'un crime que vous n'avez commis ni l'un ni l'autre?

RÉGIS.

Malheur au fils qui sème la honte sur le tombeau de ses pères! Je veux, au jour de la mort, me présenter devant les miens la conscience tranquille et le front levé. Ruiné, désespéré, n'importe; il faut que je puisse leur répéter, à cette lignée de preux, le cri de la France vaincue : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

PLATON, à lui-même.

Tout est perdu, fors l'honneur?

JEANNE, avec douleur.

Allez, monsieur! frappez toujours; accablez de votre indignation la malheureuse femme qui tremble et pleure à vos pieds. Plaintes, reproches, mépris, je mérite tout, j'accepte tout : je ne me défendrai que par mon repentir. Mais elle, monsieur! ma fille adorée, mon adorable Cécile! épargnez-la, de grâce! Par pitié, par justice, par égard pour vous-même, ne la repoussez pas : elle est innocente et vous aime.

RÉGIS, fondant en larmes.

Et moi donc?

PLATON, faisant un effort d'intelligence.

Ah! je commence à comprendre. C'était monsieur qui devait épouser. Fort bien : mais l'autre?

JEANNE, d'une voix sourde.

Il est mort.

PLATON, avec un étonnement naïf.

Déjà! (D'un air satisfait.) Mais alors tout peut s'arranger. (Mouvement de Régis.) Je sais bien, je sais bien : on commence par dire ces choses-là, pour l'acquit de sa conscience; mais, bah! on finit toujours par épouser, quand la fille a deux millions.

CÉCILE.

Alors pourquoi cet abandon, si cruel et si imprévu? pourquoi?

RÉGIS, *d'une voix étouffée.*

Pourquoi? Demandez à votre mère. (*Il sort en chancelant par la porte de droite.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins RÉGIS. (*Cécile s'avance à pas lents vers Jeanne.*)

JEANNE, *détournant la tête et se levant.*

Ne m'interroge pas, mon enfant! par pitié, ne m'interroge pas. (*Cécile porte tour à tour les mains à sa tête et à son cœur, pousse un cri et tombe évanouie sur le canapé.*) Oh! ma fille!

PLATON, *à part.*

Tout est perdu, fors l'honneur? Moi, je ne vends pas mes aïeux? (*Il vide son verre d'un trait et reste plongé dans une sombre rêverie.*)

JEANNE, *agenouillée près de sa fille.*

Suis-je assez punie, mon Dieu!

SCÈNE X

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

JEANNE, *se levant brusquement.*

Que voulez-vous? Je n'ai pas sonné.

LE VALET DE CHAMBRE, *présentant une lettre sur un plateau d'argent.*

Pardon, madame la comtesse : c'est une lettre très-pressée, de l'ambassade.

PLATON, *à part.*

De l'ambassade!

JEANNE.

Donnez. (*Elle prend la lettre.*) Sortez. (*Le valet de chambre sort.*)

SCÈNE XI

CÉCILE, JEANNE, PLATON.

CÉCILE, à sa mère, qui l'embrasse.

Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Rien, mon enfant; une lettre.

CÉCILE, avec effort.

Tu peux lire; je suis remise.

JEANNE, lisant.

« Madame la comtesse, je regrette profondément d'avoir à vous » communiquer les fâcheuses nouvelles que je reçois à l'instant de Pétersbourg. J'ai cru devoir également en informer » monsieur le comte de Plougastel, dont elles peuvent modifier les résolutions. Compromis dans une de ces spéculations » administratives que le Czar ne pardonne pas, le prince Boris » a été privé de ses fonctions, honneurs et dignités, et envoyé » comme simple soldat à l'armée du Caucase. Tous ses biens » sont confisqués pour compenser les pertes du Trésor. Votre » fortune se trouve malheureusement engloutie dans ce grand » désastre. Les deux millions dont vous aviez confié le maniement au prince, ont été considérés comme sa propriété personnelle et saisis par le fisc impérial. » (Elle laisse tomber la lettre. Platon, qui en a écouté la lecture avec attention, la ramasse et la relit mot à mot.) Tous les coups à la fois. O ma pauvre Cécile! (Elle prend la tête de Cécile dans ses bras et la couvre de baisers.)

CÉCILE, avec étonnement.

Quoi, ma mère?

JEANNE.

Tu n'as donc pas entendu?

CÉCILE.

Non. Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Ruinées, perdues, sans appui, sans amis, sans ressources!

CÉCILE, avec indifférence.

Ah!

PLATON, s'avançant à pas lents vers les deux femmes.

Et moi? vous ne me comptez donc pour rien?

JEANNE, étonnée.

Vous?

PLATON, au milieu.

Oui, moi. Ne suis-je pas votre mari légal, chère comtesse; et ne suis-je pas le père reconnu et reconnaissant de cette demoiselle? La famille est une belle chose, voyez-vous, et très-solide : quand tout vous manque, bon gré mal gré, elle vous reste. Vous n'avez plus, dites-vous, ni amis, ni appui, ni ressources? Eh bien! me voilà, moi, prêt à vous tenir lieu de tout, prêt à vous donner le bonheur que vous méritez c'est-à-dire, à vous rendre celui que vous m'avez donné. Dépêchons-nous : faites les malles.

JEANNE.

Où prétendez-vous nous conduire?

PLATON.

Eh parbleu! chez nous, en Ukraine.

JEANNE.

Pourquoi faire?

PLATON.

Ce que je voudrai. Il y a longtemps que je ne m'étais donné ce plaisir. Sang de mes aïeux! quand j'y pense! Voilà dix ans que, moi, le descendant des hetmans de l'Ukraine, moi, l'arrière-neveu des grands chefs Zaporogues, je suis l'esclave et le jouet d'une aventurière française!..

CÉCILE, avec un étonnement douloureux.

Ah! ma mère! (Elle s'élance dans les bras de Jeanne.)

JEANNE, cachant sa fille dans ses bras, avec force.

Monsieur!..

PLATON, avec violence.

Taisez-vous. C'est à vous maintenant d'obéir et de trembler. Il n'est plus là, ce protecteur tout-puissant, pour me courber sous l'insolence de vos caprices. (Il passe à droite. Jeanne profite de ce mouvement pour lui échapper avec sa fille vers la gauche.) Avant de m'envoyer en Sibérie, mon prince, il faudra revenir du Caucase, et c'est loin pour un soldat qui voyage à

pied. Puisse-t-il mourir bientôt sous le knout! — Vous, mesdames, vous vivrez longtemps, je l'espère, sous cette main, pleine de vengeances! (Il s'avance vers les deux femmes à gauche.)

JEANNE, passant à droite avec sa fille.

Vous venger? et de quoi? de mes bienfaits peut-être?

PLATON.

De mes hontes.

JEANNE.

Pourquoi les avoir acceptées?

PLATON.

Pour les rendre. Et je compte payer ma dette au centuple, en gentilhomme qui emprunte. Ah! je vous hais bien, madame, et je vous le prouverai. En voulant faire de vous ma femme, on a fait de moi votre seigneur et maître. Servez-moi, Jeanne Lambert. Nous sommes ruinés, vous le savez bien, et je n'ai pas le moyen de payer des domestiques étrangers. Faites les malles, je veux partir. (Il la saisit violemment par la main et la fait passer à gauche. Régis entre à droite, et s'arrête stupéfait sur le seuil de la porte.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, RÉGIS.

CÉCILE, se jetant aux genoux de Platon.

Ma mère! épargnez ma mère!

PLATON.

Gardez votre pitié pour vous-même, mademoiselle, vous en aurez besoin. Vous m'appartenez aussi, jusqu'à ce que je vous donne... au dernier de mes paysans.

JEANNE, avec force.

Faites de moi ce qu'il vous plaira, monsieur: mais ne touchez pas à ma fille.

PLATON.

Et qui donc m'empêchera d'en disposer suivant mon bon plaisir?

RÉGIS, *s'approchant au milieu.*

Moi, monsieur.

PLATON.

Vous? Je ne reconnais pas à un étranger le droit d'intervenir entre ma fille et moi.

RÉGIS, *avec dédain.*

Votre fille! (*Allant à Cécile.*) Voulez-vous être ma femme?

CÉCILE, *éperdue d'étonnement et de joie.*

Moi, votre femme, Régis?

RÉGIS, *arrêtant Platon qui s'avance vers Cécile.*

Vous l'avez reniée : moi, je la réclame et l'adopte

CÉCILE.

Mais tout à l'heure...

RÉGIS.

Tout à l'heure vous étiez riche.

CÉCILE.

Ah ! que je suis heureuse d'être pauvre !

RÉGIS.

Vous me suivrez en Amérique?

CÉCILE.

Partout.

PLATON.

Bon voyage ! (*Il va s'asseoir à gauche sur le canapé.*)

CÉCILE, *à Régis.*

Et ma mère?

JEANNE.

Ne t'inquiète pas de moi. Dieu vient de me pardonner dans la meilleure partie de moi-même : il me reste à mériter ton bonheur et mon pardon. (*A Cécile, qui se jette dans ses bras.*) Pas un mot, chère enfant. (*Se retournant vers Platon.*) Retournons en Russie quand vous voudrez, monsieur le comte; je suis prête à toutes les expiations.

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.


Google